15e Année — N° 713

Le Numéro : 50 Centimes.
EUROPE : 0 FR. 60 ; AUTRES PAYS : 0 FR. 70

18 Mai 1912

Tous les Samedis

VIE AU GRAND AIR

LE COMINGMAN VEDRINE

Le jeune coureur de vitesse, Védrine, s'est imposé définitivement en triomphant très nettement dimanche dernier, au Parc des Princes, de Pouchois. (*Pneumatique Hutchinson*)

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

PARFUM ULTRA PERSISTANT **CAMPÉADOR** ED. PINAUD

Pneu Diamond

THE DIAMOND RUBBER Co of New-York

Téléphone : 540-72 — 5, Rue Denis-Poisson, PARIS — Téléphone : 540-72

FFICIERS MINISTÉRIELS

priété à Paris, 14, rue de Tlemcen. Cce : 1 200 m
ev. br : 12.035 f M à p : 120.000 f. Adj. Ch. n , le
in. S'ad. Me Morel d'Arleux, not., 5, r. du Renard.

son av. de la Motte-Picquet, 40. Cce : 240 m. 30.
Rev. br. : 3.500 f. M. à p. : 35.000 f. Adj. Ch. n., le 4
. Me Champetier de Ribes. not., 10, r. Castiglione.

TEL à Paris, r. de Téhéran, 26. Cce : 289 m. 30.
M. à p. : 200.000 f. Adj. Ch. not., le 4 juin.
ad. à Me Tollu, notaire, 70, rue Saint-Lazare.

ISON à Paris, r. François-de-Neufchâteau, 3. Rev.
br. : 9.680 fr. M. à p. : 80.000 f. Prêt Cr. F.
o à conserver. Adj. s. 1 ench. Ch. n., le 4 juin 1912.
l. à Me A. Leroy, notaire, 9, boul. Saint-Denis.

RMANDIE Me Léger. notaire à Pont-Audemer (Eure), vendra par
djudication, le 25 mai 1912, à 1 heure, 4 belles
nes avec cours plantées, 52 hectares de bois très giboyeux, une belle propriété de maître, des maisons et des cours normandes, situés à dé-sur-Risle, Saint-Georges-du-Vièvre, Cormeilles, Saint Sylvestre-de-Cormeilles (Eure) et Saint-main-de-Livet (Calvados). Pour renseignements et affiches, s'adresser à Me Léger, notaire à Pont-Audemer ou à M. Bouchard, architecte expert à Beuzeville (Eure).

Concours de Jeffries

BON N° 18

Quelle est cette charade?

GENTLEMEN !!!

Exigez la véritable bicyclette

COVENTRY ROYAL

Partout copiée, nulle part égalée

La grande Triomphatrice des "Reliability Trials" 1912

TOUCHET & DUPIEUX 13, Passage Ruelle, 29, Rue de la Chapelle, PARIS

COVENTRY ROYAL MADE BY COVENTRY WORKS LTD. BIRMINGHAM

VOITURE DE PROMENADE

DUPONT

10, Rue Hautefeuille, 10
PARIS (VIe)
Téléphone 818-67
Envoi Franco du Catalogue
AUCUNE SUCCURSALE

POUR LA VILLE
POUR LE SPORT

Impérial

tiss
hygiéniq
CHEMISE BIEN

chez **RODDY** 2-4, b. des Itali
PARIS

et dans Chemiseries importantes de provin

LES HOTELS BUCHER-DURRER **BURGENSTOCK** près LUCERNE (Suisse)

Situation climatérique la plus distinguée au lac de Lucerne.
Altitude : 870 mètres. —o— Grand Parc naturel.

PALACE HOTEL - HOTEL DU PARC - GRAND HOTEL

600 Lits. — Médecin. — Pharmacie. — Prospectus.

Lucerne Palace Hôtel

Maison de tout premier ordre. — Sur le Lac, avec grand jardin.

Jeux Olympiques - Stockholm 1912

Appartement de première classe situé au centre de la ville, 5 chambres (6 lits). Salle de bains, lumière électrique. — Y compris premier déjeuner, loge de 6 places au Stade, canot à moteur à disposition, du 29 juin au 22 juillet. — Prix : 5.500 francs

Petites Annonces de la "Vie au Grand Air"

A SOLDER installation complète pour élévation d'eau à la campagne, serv. eau chaude av. lavabiches. S'ad. M. Vincent, 19, r. Miromesnil, Pa

LIQUEUR BÉNÉDICTINE

La Vie au Grand Air

N° 713 — 18 Mai 1912

ABONNEMENTS :
France . . . . . 24 francs.
Étranger. . . . . 28 —
Changement d'adresse : 0 fr. 75.
Liste des primes envoyée franco sur demande.

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS
90, avenue des Champs-Élysées, Paris — Téléphone : 528-64-66-68
Publicité : Huguet, de Pallissaux et Cie, 11, boul. des Italiens
Tous droits réservés pour tous pays. — Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cie May 18 th 1912.

AVANTAGES AUX ABONNÉS
Les abonnés bénéficient de 6 fr. 50 par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes.

WILLIE LEWIS FAIT DE LA LUTTE AVEC JACK DENNING (1)

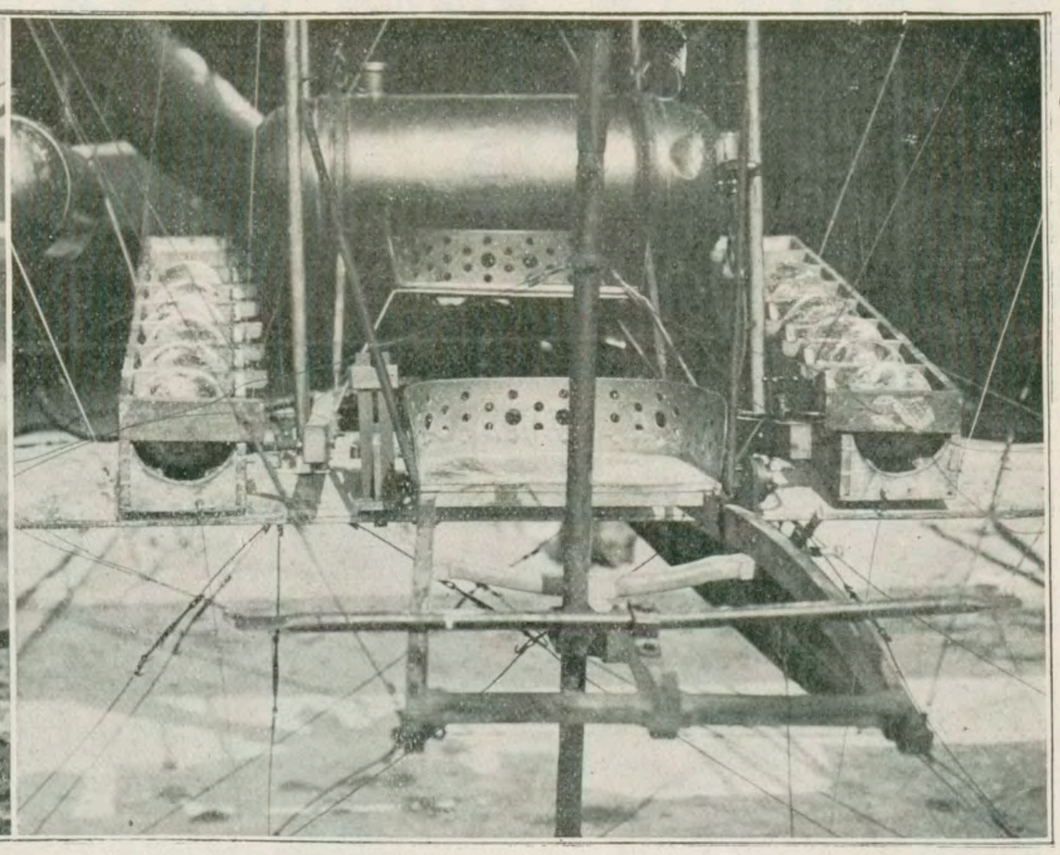
Willie Lewis, le fameux boxeur Américain, le favori du public parisien, va se heurter mercredi prochain contre cette autre idole qu'est Georges Carpentier. Le vétéran s'entraîne très sérieusement depuis son arrivée, chez le jockey Doux, à Maisons-Laffitte, avec son compatriote Jack Denning, un autre champion que nous applaudirons peut-être à son tour contre Carpentier.

(1) Voir page 346.

POUR LE PRIX DE L'AÉRO-CIBLE

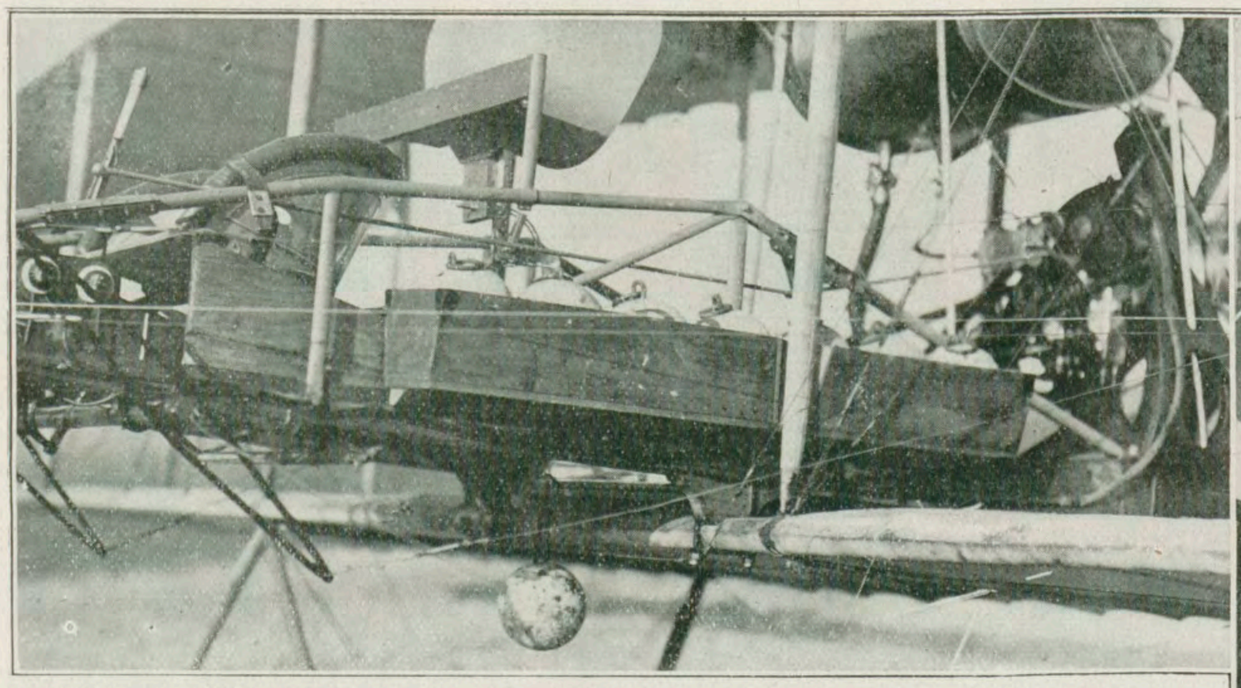
LE DISPOSITIF DU LIEUTENANT BOUSQUET

Une simple boite placée sous le siège ; un déclanchement commandé par le pilote fait partir le projectile par le bec qu'on voit dans le prolongement de la boite.



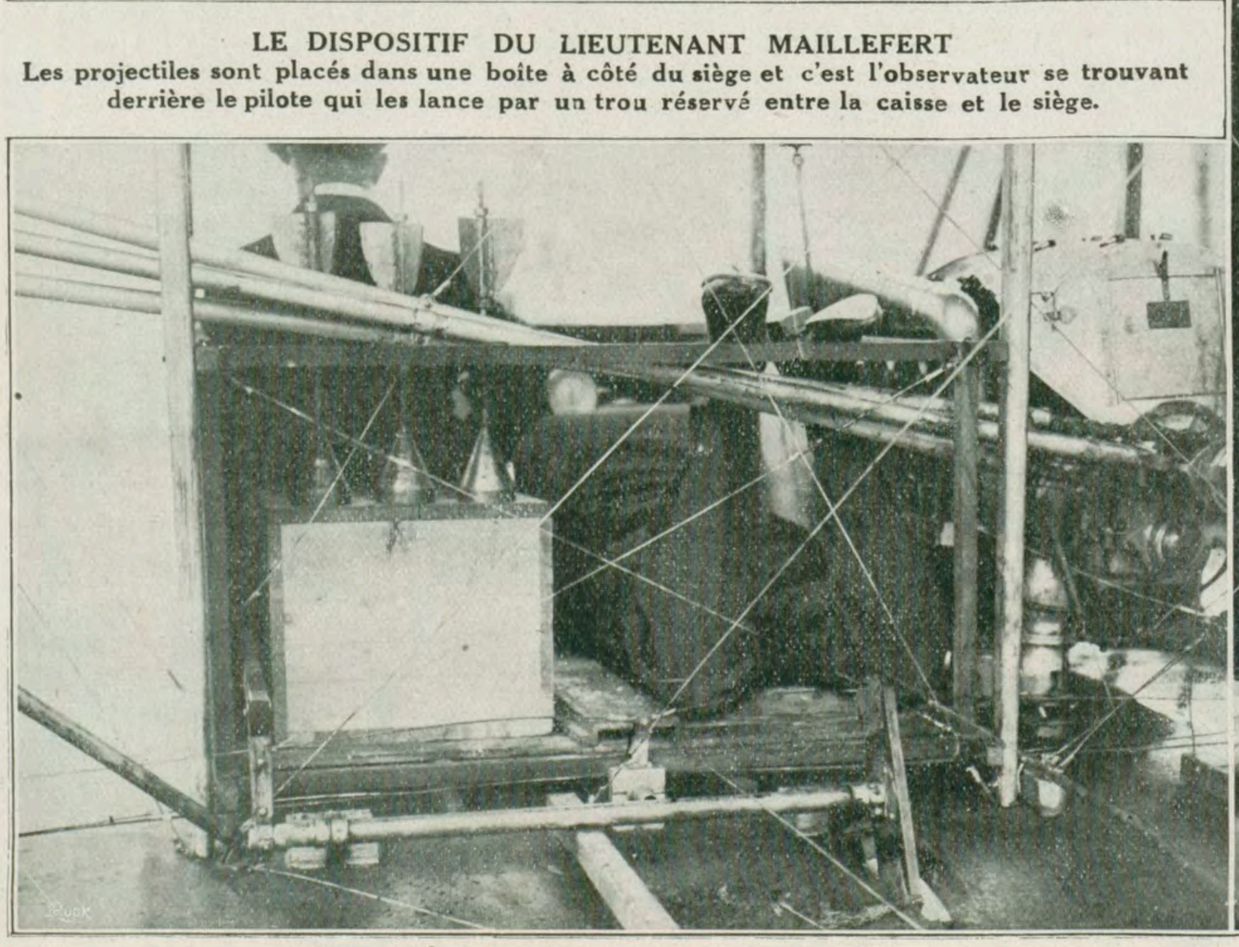
LE DISPOSITIF DE L'ENSEIGNE LAFONT

De chaque côté du siège du pilote, se trouve une rangée d'obus que l'inventeur lance au fur et à mesure en se contentant de viser du mieux qu'il peut.



LE DISPOSITIF DU LIEUTENANT MAILLEFERT

Les projectiles sont placés dans une boite à côté du siège et c'est l'observateur se trouvant derrière le pilote qui les lance par un trou réservé entre la caisse et le siège.



LE DISPOSITIF DU LIEUTENANT SCOTT

Le dispositif du lieutenant américain Scott est, avec celui du lieutenant Maillefert, celui qui a donné les meilleurs résultats jusqu'ici, grâce à son procédé de visée et de lancement. Mais il faut avouer que la position à plat ventre du passager n'est pas très agréable.

LE DISPOSITIF DU LIEUTENANT TERRISSE

Le système inventé par le lieutenant de génie Terrisse consiste en un déclanchement automatique actionné par le pilote lui-même et permettant aux obus de tomber, ainsi qu'on le voit sur le cliché.

SOMMAIRE

Le Comingman Védrine .. Couverture
Willie Lewis fait de la lutte libre avec Jack Denning . 343
Pour le prix de l'Aéro-cible . 344
Le Tourisme aérien, par L. BESNARD . 345
Les femmes et le sport, par la baronne de LA ROCHE . 345
Les saboteurs de sites, par G PRADE . 346
Willie Lewis peut-il battre Carpentier? par JACQUES MORTANE . 346
Le Circuit de l'Eure . 347
Védrine se révèle comme un champion . 348
Le Carnet du sportsman . 349
Willie Lewis s'entraîne . 349
Le challenge du Mille . 350-351
Les exploits aériens en France et en Amérique . 352
Le 50e d'Infanterie est champion de France . 352
Zurich bat la France à l'Association . 353
Les athlètes meurent-ils jeunes? par PAUL HAMELLE . 353
Pour l'Aviron, par GEO LEFÈVRE . 353
Le rêve du culturiste, par le Dr HECKEL . 354
Les matches de boxe en été, par JACQUES MORTANE . 355
Le Bloc-Notes de la semaine . 356
Le cas de Sweeper II, par RENÉ RIONDET . 356
Le Derby d'Epsom, par SAINT GEORGES . 356
Après le Prix Greffulhe, par STUART . 357
Le Prix Semendria et le Prix Dollar . 358
Le Prix du Cadran et le Prix Greffulhe . 359
La vie d'un Champion du Ring par JIM JEFFRIES . 360
Le concours de Jeffries . 360

Tout abonné d'un an à la Vie au Grand Air *qui souscrira également un abonnement d'un an à* Je Sais Tout *ou à* Fermes et Châteaux *bénéficiera, pour chacune de ces deux publications (pour les deux à la fois s'il le désire ou seulement pour une au choix) d'une réduction de 2 francs par abonnement (soit un avantage de 2 ou 4 francs).*

Toutefois, cette faveur ne pourra être accordée qu'aux personnes qui s'abonnent directement, sans intermédiaires.

UN MOIS DE SPORT

Le mois de juin, nos lecteurs le savent déjà, nous réserve une période de sport intense. Les grandes journées d'aviation, d'automobile, d'hippisme, d'athlétisme vont se succéder. Ce sont tour à tour le Prix de Diane, le Derby, le Circuit d'Anjou, le Grand Steeple, le Circuit de Dieppe, le match Carpentier-Klaus, le Grand Prix de Paris, les Régates Internationales, etc. Les dix-huit pages hebdomadaires de la *Vie au Grand Air* ne suffiront pas pour rendre compte, comme elles le méritent, de toutes ces grandes manifestations. Aussi, avons-nous décidé, dès à présent, d'y consacrer un certain nombre de numeros doubles, trois au moins. Nos lecteurs nous sauront gré, nous en sommes certains, de continuer comme par le passé, à ne rien négliger pour essayer de les satisfaire.

AVIATION

Le Tourisme aérien

Impressions d'un voyageur.

On a souvent dit et écrit que l'aviation était un sport, mais nous devons constater que rarement les faits l'ont prouvé. Nous ne pouvons pas, en effet, affirmer que l'aviateur qui évolue sur un aérodrome fait du sport. Il s'entraîne, et quand il veut voyager sur la campagne, son champ d'action devient bien limité. Où trouvera-t-il l'essence et et surtout l'huile nécessaire pour se ravitailler?

Il ne peut s'éloigner sans prévoir tous les 100 ou 200 kilomètres un approvisionnement. S'il part, ne comptant que sur son initiative personnelle, il doit perdre de longues heures dans les villes où il compte faire le plein de ses réservoirs; la moitié de la journée est sacrifiée aux points d'atterrissage.

Connaissant par expérience ces inconvénients, j'ai voulu expérimenter avec Prévost l'idée de tourisme aérien, c'est-à-dire voyager à deux en aéroplane, avec tout le confort possible, nous proposer un itinéraire et le parcourir par nos propres moyens.

Partant de Nancy, nous décidons de traverser la France jusqu'aux Sables-d'Olonne, en suivant une ligne idéalement rectiligne, sans nous soucier des rivières, routes et chemins de fer. La distance totale est d'environ 700 kilomètres et, pour accomplir cette randonnée, un seul ravitaillement nous était nécessaire, ayant à bord pour cinq heures de marche, soit de quoi couvrir près de 600 kil.

Une dépêche adressée à Tours, à MM. Rolland et Pilain, nous assure de trouver à notre atterrissage dans cette ville le renouvellement d'essence et d'huile.

A bord du monoplan Deperdussin, nous avions environ 25 kilos de bagages, comprenant: outillage, pièces et accessoires de moteur, valise avec vêtements de rechange, etc.

Dans ces conditions, le sport aérien n'est plus un vain mot et je mets au défi les plus habiles conducteurs d'automobiles de traverser la France en ligne droite en moins de temps que nous, quel que soit l'itinéraire choisi.

Trois fois nous avons eu des pannes de moteur, nous avons atterri en pleine campagne, remis au point nous-mêmes l'organe déréglé et, avant que la foule des villages voisins soit venue entourer le monoplan, nous étions de nouveau dans les airs. Aux environs de Bressuire, où nous avons dû descendre pour changer trois bougies, j'ai compté exactement douze minutes d'arrêt.

Que nous importe d'être loin ou près d'une ville, de pouvoir trouver un aide pour repartir, comme a besoin l'aviateur isolé? nous avons à bord tout le nécessaire et nous sommes deux pour manœuvrer l'appareil, remettre en marche le moteur. Tout le monde sait combien il est dangereux de s'adresser à une personne inexpérimentée pour lancer une hélice d'aéroplane, aussi, les aviateurs prudents, voyageant seuls, préfèrent-ils perdre plusieurs heures afin d'attendre un mécanicien.

Si j'envisage, maintenant, le côté purement sportif d'un tel voyage, je dois dire que les impressions que j'ai éprouvées, resteront inoubliables. Connaissant et sachant apprécier les conditions de sécurité de notre appareil, je me confie entièrement à mon pilote. Je n'ai pas besoin d'insister sur la valeur de Prévost, que sa prudence et son adresse ont fait classer parmi les meilleurs des rois de l'air. Aussi, l'esprit dégagé de tout souci matériel, j'ai pu m'abandonner au plaisir de contempler de 800 mètres, nos belles régions françaises.

Nous quittons l'aérodrome de Jarville à 5 heures 25, mais la brume nous empêche de distinguer Nancy. Le soleil n'éclaire agréablement le sol que vers 6 heures; le vent, malheureusement, se lève en même temps, et commence à secouer fortement l'appareil. Pourtant, nous ne dévions pas d'un pouce de la ligne droite tracée sur notre carte. En passant l'Yonne, de forts remous nous aspirent au sol: comme nous volons haut, Prévost en est quitte pour reprendre de la hauteur après la vallée. Sur la Loire, nouvelle descente, mais encore plus accentuée; d'une rive à l'autre, j'enregistre une différence de hauteur de 500 mètres et tout d'un coup le vent nous relève brusquement de 100 mètres. A partir de ce moment, l'aéroplane semble s'amuser à faire les montagnes russes le long des forêts et des vallées de la Loire et du Cher.

M. BESNARD.

Il est curieux de constater combien est important l'effet des variations du sol sur les perturbations atmosphériques. L'évaporation produite par les forêts, les simples régions boisées, voire même par certaines cultures herbacées, est cause d'un abaissement de la pression atmosphérique dans la couche d'air immédiatement supérieure et, par suite de courants aériens à directions très variées suivant la conformation du terrain et le régime des vents. Une rivière donne en plus de cette dépression un déplacement dans le sens de son écoulement. Une agglomération de maisons, d'usines, une terre nue échauffée par le soleil développeront au contraire une surpression atmosphérique très sensible qui soulèvera l'appareil.

Aussi, il est prudent, je dirai même nécessaire, de ne voler sur la campagne et dans ces régions accidentées qu'à bonne hauteur soit de 800 à 1.000 mètres. La visibilité est parfaite à cette altitude et l'effet des remous est bien atténué. De plus, pour employer une expression technique: « on peut se défendre » quand on vole haut.

Je ne puis dépeindre ici tous les détails du panorama qui a défilé sous nos yeux pendant six heures et demie; mais je dois signaler la contrée si bien connue des Châteaux de la Loire, Amboise, Chenonçeau, Blois, Chambord, Azay, etc., avec leurs forêts, et leurs parcs magnifiquement entretenus.

Plus loin, la Vendée nous offre un contraste monotone, mais c'est pour nous donner au terme du voyage le spectacle grandiose de l'Océan. De la Roche-sur-Yon, nous distinguons les petites barques de pêche qui voguent toutes voiles dehors; le phare des Barges se profile nettement sur l'horizon. Enfin, nous sommes aux Sables d'Olonne; la mer a toutes les teintes suivant les reflets du soleil et l'ombre des nuages, la ville bien éclairée se détache su la campagne et c'est tellement séduisant que Prévost évolue pendant cinq minutes au-dessus des flots pour me faire jouir du décor.

A 2 h. 50 nous atterrissons, ayant couvert 700 kilomètres en neuf heures et demie, soit à une vitesse commerciale de 74 kilomètres à l'heure.

Au simple titre de statistique, je dirai que ce raid bat tous les records de voyage à deux et pour tous moyens de locomotion. Une auto obligée de suivre les grandes routes devrait parcourir près de 850 kilomètres pour aller de Nancy aux Sables-d'Olonne. or, la moyenne commerciale d'une voiture, si vite soit-elle, ne dépasse pas 60 kilomètres à l'heure, elle mettrait donc quatorze heures pour effectuer le parcours. C'est aussi le temps des Grands express Nancy-Paris, Paris-les Sables, non compris, l'arrêt à Paris.

D'autre part, le prix d'un billet Nancy-les Sables-d'Olonne s'élève à 87 fr. 70, soit 175 fr. 40 pour deux voyageurs. Or nous avons dépensé en essence et huile dans ce voyage 287 francs.

La différence n'est pas si grande pour qu'on ne puisse pas dire: « Le tourisme aérien vient d'être réalisé. »

LÉON BESNARD.
Ingénieur, A. M.

Les femmes et le sport

L'injustice des hommes empêche les femmes de mieux réussir dans les sports.

Durant de nombreux siècles, la femme fut considérée comme un pauvre objet, parfois agréable, dont on ne devait rien attendre ni dans les productions de l'esprit, ni dans la pratique des sports. Mais je crois que nombreuses sont celles qui ont secoué le joug et ont prouvé de toutes les façons qu'on pouvait compter avec elles.

Il est courant, dans les conversations masculines, d'entendre dire d'un air méprisant:

— Peuh! Ce n'est jamais qu'une femme!

Ah! le bel argument et comme il est facile de répondre à nos détracteurs que nous avons beaucoup plus de mérites qu'eux lorsque nous réussissons. Par exemple dans le sport, eux, lorsqu'ils sont reconnus aptes à faire des champions, on les dorlote, on les couve comme des bébés. Ils ont un manager, on les entoure d'entraîneurs. Ils ne font pas un acte qui ne leur ait été commandé, ils ont le cerveau annihilé. Ils deviennent des fantoches dont les ficelles sont tirées par ceux qui ont pris la direction de leur travail.

Nous? Ah bien! oui, nous pouvons faire ce que nous voulons! Notre entraînement n'est pas surveillé. Notre travail n'est nullement contrôlé. Tout est au petit bonheur. Et vous m'avouerez que lorsque nous réussissons, nous avons tout de même plus de droits à l'admiration du public. Cette sorte d'hostilité, de la part de ceux qui veulent rester nos maîtres, est cause que rares encore sont les femmes qui se consacrent au sport de façon intensive. Ce n'est point qu'elles manquent de capacité, mais elles sont rebutées par les débuts rendus difficiles et la crainte de paraître ridicules.

Puissent certains constructeurs avoir confiance dans les faibles femmes pour la conduite des aéroplanes L'exploit de Miss Quimby leur a prouvé que nous pouvions voler. En Amérique, d'ailleurs, plusieurs femmes sont de véritables virtuoses de l'air, telles Miss Matilda Moisant, la sœur du regretté John Moisant, et Miss Scott, pour lesquelles les descentes en tire-bouchon, les vols en spirale, etc... n'ont plus de secrets. Elles sont douées d'une intrépidité qui frise l'imprudence, voire même la folie.

Nous pouvons fort bien conduire des aéroplanes Nous pouvons parfaitement accomplir des randonnées de ville à ville. Mais, grands Dieux! qu'on nous donne le moyen de montrer qu'il n'est pas indispensable d'être américaine pour mener à bien une tâche qui exige la collaboration de nombreuses personnes, dont la plus importante est le constructeur. Je n'ignore pas que parmi nous, il se trouvera toujours des imprudentes, mais, sous ce rapport, le martyrologe de l'aviation ne nous offre-t il pas, hélas! la preuve que beaucoup d'hommes souffrent du même défaut? Alors, pourquoi faire une différence inutile autant qu'étrange?

Les Mécènes eux-mêmes se désintéressent de nous: aucun prix, à part la Coupe Femina, pour le sexe faible! Et encore, cette Coupe n'exige-t-elle que des vols au-dessus d'un aérodrome. Si le réglement n'en est pas modifié, il semble un peu froissant qu'on nous parque au-dessus d'une volière et qu'on ait l'air par là de nous interdire d'aller d'un point à un autre, de ville à ville.

Le métier d'aviatrice coûte donc cher et ne rapporte pour ainsi dire rien. Notre seule ressource est d'aller voler à l'étranger. Là, nous pouvons encore espérer gagner quelque argent, mais il est si difficile de se faire engager, il faut passer par tant d'intermédiaires que le vrai courage n'est plus nécessité par les randonnées aériennes, mais par notre obstination à exercer une profession aussi précaire. La galanterie n'existe plus hélas! en aviation. Ou plutôt c'est en son nom qu'on nous refuse notre pain. On ne veut pas que nous soyons des martyres de l'air! Fort bien, mais

moi, qui fus la première aviatrice et la première victime femme, ai-je tenu rigueur à un sport qui m'a valu tant de souffrances ? Je suis tombée, j'ai failli mourir, mais c'est peut être là un excellent vaccin pour l'avenir. Je voudrais tant revoler pour montrer à mes semblables que l'aviation est destinée à devenir un jour un sport de tourisme au même titre que l'automobile !

RAYMONDE DE LAROCHE.

AUTOMOBILE

Les saboteurs de routes et de sites

La question des écriteaux réclame

LA question est à l'ordre du jour. Elle intéresse au premier chef un journal dont le titre : la *Vie au Grand Air* est tout un programme. Ce fut l'*Eclaireur de Nice* qui protesta le premier. Notre confrère Georges Maurevert y mena une campagne vigoureuse contre les écriteaux « Barre-la-route ». Nice est en effet la région la plus abîmée, tout simplement parce que c'est la plus fréquentée. Sur la route de Nice à Monte Carlo, les écriteaux, les pancartes gigantesques se suivent aujourd'hui presque sans interruption. Seuls, et pour des motifs analogues, les environs de Trouville ou de Biarritz peuvent lui être comparés.

Il y a quelques jours, en tête du *Journal*, M. Ballif, président du Touring-Club de France, publiait un éloquent appel en faveur de ce qu'il appelait la nature outragée. Je suppose qu'il a reçu un tres nombreux courrier de félicitations, mais je dois signaler une lettre d'injures et d'accusations au moins singulière, au moins injuste, et d'une injustice d'autant plus grave qu'elle semble s'appuyer sur une espèce de logique. La lettre m'ayant été adressée avec prière de la publier et de la transmettre au président du T. C. F., j'ai pu en prendre connaissance, et c'est elle, c'est la question qu'elle soulève que je vais essayer d'analyser ici.

« Eh bien ! dit en substance son auteur, vous en avez du toupet, M. Ballif, de crier à la nature outragée par des annonces gigantesques ! Mais le coupable c'est vous, vous et votre Touring-Club. Nous, les vrais touristes, nous n'avons besoin de personne pour connaître la France, l'aimer et la visiter. C'est vous qui avez appelé les foules, érigé les premiers écriteaux, posé les premiers bancs, fondé les premiers syndicats d'initiative. Et vous vous étonnez aujourd'hui de l'envers naturel de votre œuvre ! Vous avez transformé l'auberge en hôtel, la route en trottoir. La publicité y est venue. Le coupable, c'est vous ! »

Le raisonnement est spécieux. Si nous l'admettions, l'infortuné président du Touring-Club ne serait pas le seul coupable ; nous le serions tous, nous qui depuis des années avons cherché à répandre le goût du tourisme en France et avons favorisé l'éclosion de tous les engins de transport individuel, grâce auxquels le véritable tourisme a pu naître.

Mais, qu'on nous permette la comparaison elle est facile, elle est claire et elle est juste ; c'est un peu comme si, pour empêcher de voler la Joconde et les autres tableaux du Louvre, on les enfermait dans un coffre-fort, à triple tour, avec trois clefs dont trois hauts personnages auraient seuls la possession. Il est évident que le vol de la Joconde, le massacre d'autres tableaux eussent été impossibles. Mais quoi ! Que vaut-il mieux ? Doit-on laisser les routes de France, les sites les plus merveilleux inaccessibles sous prétexte de les garder jalousement. Il est très certain que le Pôle Sud doit être un endroit merveilleux pour une cure d'isolement et de repos. On ne doit pas y être gêné par la poussiére des autos, et l'œil doit y errer en paix, loin de tout écriteau, encore que le capitaine norwégien Amundsen ait eu le mauvais goût d'y arborer l'étendard de son pays. Mais ce n'est réellement pas ce qu'on appelle un centre de tourisme utilisable.

En appelant l'attention des Français et des étrangers sur la beauté de telle route, ou de tel site, il est indiscutable qu'on le fait un peu envahir, et qu'en dehors même de tout écriteau barre-la-route et barre-la-vue, on lui retire un peu de son charme. Allez le dimanche aux Vaux-de-Cernay, on y est plus serré que sur les boulevards ; moi-même, en visitant le sublime Ras de Sein, et son chaos de rochers, j'ai été un peu estomaqué de découvrir, dans une fissure, un excellent ami de Paris, au moment même où je me croyais un peu, naïf orgueil, découvreur de ce petit coin-là. Mais quoi ! Vaut-il pas mieux avoir vu tout de même ?

La question de l'écriteau réclame, n'en déplaise au fulminant correspondant de M. Ballif est tout à fait distincte. Tout le monde a le droit de voir, mais c'est justement pour cela que personne n'a le droit d'empêcher les autres de voir. Le paysage appartient à tous.

Comment dira le paysan, maître du sol, je n'ai pas le droit de planter dans mon champ, dans un champ qui est à moi, l'écriteau qui me convient ?

Non. Car vous ne le plantez pas seulement sur le champ, vous le plantez aussi, pour la vue, sur la route qui passe là-bas, et qui appartient à tous. Cet écriteau n'est pas utile à votre champ. Elevez-y si vous voulez le plus infect et le plus ridicule réservoir ou moulin. C'est votre droit. Mais l'écriteau est autre chose. Vous vous servez de la route d'où l'on peut le lire pour gagner de l'argent. Vous gâchez le paysage qui appartient à tous ceux qui passent sur cette route, et vous le gâchez pour en tirer un profit, en vous servant de quelque chose qui ne vous appartient pas. Cela, je vous l'interdis.

Vous dites que le champ est à vous, soit. Mais observez déjà qu'il n'est pas entièrement à vous. Vous avez le sol, jusqu'à une certaine profondeur. Vous n'avez ni le tréfonds, avec ses mines, ni le dessous du sol. Vous ne pouvez pas empêcher un aviateur de voler au-dessus de votre sol. De quel droit erigez-vous alors, sans impôt, un écriteau qui n'est visible qu'au-dessus de ce sol, c'est-à-dire au travers d'une partie que les plus récents jugements en matière d'aviation, ont déclarés ne pas vous appartenir.

On le sait, à notre avis au moins, les moyens ne manquent pas de lutter contre le flot d'ordures qui envahit notre belle France. Il est certain que sous prétexte de gains, et d'ailleurs, il faut l'avouer, de gains minimes, on n'a pas le droit de ruiner la beauté d'un pays, on n'a pas le droit d'obliger ses contemporains à ne reposer leurs yeux que sur les lettres gigantesques vantant le cacao, le quinquina, le cornichon, le pneumatique ou le phare X... Il faut d'ailleurs convenir que l'industrie automobile est très certainement l'une des plus coupables en l'occurrence. Sur dix écriteaux déshonorant un paysage, il y en a quatre d'hôtels, trois de l'industrie automobile. J'ai peine à croire que cette publicité de Vandales soit effective. Elle m'inspire, à moi, la résolution féroce, farouche à n'user jamais du produit saboteur. Le Touring-Club de France et l'Automobile Club de France ont un moyen facile de se débarrasser des hôteliers en mal de gâter les paysages. Gâter les sauces est déjà suffisant. De même qu'ils chargèrent autrefois leurs membres d'enquêter sur la propreté de certains petits endroits et de faire rayer impitoyablement de l'Annuaire ceux qui ne pourraient satisfaire à certaines mesures d'hygiène élémentaire, qu'on raye avec non moins de rigueur un gâte-sites. Il est inadmissible que, sur la foi d'une Société d'Encouragement au tourisme, on aille porter son argent à l'homme qui a saboté le paysage qu'on vient voir. Que les chauffeurs et les touristes fassent le serment d'agir ainsi : chaque fois qu'ils verront une annonce d'un commerçant ou d'un fabricant dont ils sont clients s'étaler au milieu d'un paysage qu'il déshonore, qu'ils prennent la plume et écrivent au service commercial : « Monsieur, je me sers de vos pneus, ou de votre voiture, enfin, de votre produit, pour visiter la France. Vos écriteaux vantant ces mêmes produits m'empêchent de la voir ! J'ai le regret de vous informer que si l'écriteau-réclame que vous avez posé à tel endroit n'est pas enlevé je vous retire à jamais ma clientèle. »

Si le pneu Chose ou le phare Machin, reçoivent cet été 6 000 lettres de ce genre, vous verrez l'effet.

Quant à l'Etat qui cherche toujours des impôts et qui en met partout, qu'attend-il donc pour inaugurer celui-là ? Qu'attendent les préfets pour classer les sites ? La moindre fenêtre par où respire un enfant est taxée. On mettra la main au collet de celui qui collerait un timbre-poste sur le 176e fauteuil de Voltaire à Carnavalet.

Mais un hôtelier a déshonoré les Baux, et l'une de nos joies, devenue l'une de nos industries les plus prospères, le tourisme se meurt derrière les palissades où l'on essaie de le mettre en cage !

GEORGES PRADE.

PETITE CORRESPONDANCE

R. BALANESCO, BUCAREST. — A notre avis, c'est la marque Ford, à Détroit (Michigan).

PIERRE HELMOND. — Vot e réponse était intéressante, mais trop longue pour être insérée.

R. ESTIBEN, CENON. — Notre collaborateur traitera cette question plus tard

LUC CORNET. — Nous savions que ce débrayage existait depuis longtemps sur vos appareils

F. M. ESCH-SUR-ALZ — 24. Lauvaux, 30. Frémont, 41. Roche.

BOXE

Willie Lewis peut-il battre Carpentier ?

Il semble que le jeune champion doit triompher du vétéran

MERCREDI prochain, nous assisterons sans doute à la plus belle et à la plus émouvante rencontre qui ait été disputée en France. Carpentier matchera Willie Lewis. Or, ces deux boxeurs sont certainement les plus populaires que nous ayons admiré sur nos rings. Tout le monde connaît leur science, leur virtuosité, leur courage et leur loyauté ; ce sont deux artistes du noble art. Toutes les sympathies des spectateurs vont à chacun des adversaires de façon égale, peut-être avec une légère préférence pour Carpentier, uniquement parce qu'il est Français. Et si un knock-out survient, tout en admirant le vainqueur, l'assistance aura le cœur serré en voyant l'une de ses idoles joncher le sol. Ces considérations montrent que le match de mercredi sera plus beau qu'une rencontre ordinaire, étant donnée la part de sentimentalisme qui entrera dans le jugement du public... et le faussera peut-être, personne ne voulant avouer que son favori a été battu sur sa valeur réelle.

CARPENTIER.

Contentons-nous de souhaiter que le meilleur homme gagne et qu'aucun incident ne vienne fausser le résultat. Etant donnée l'honnêteté proverbiale des deux antagonistes, semblable hypothèse n'est pas à craindre. Et nous pouvons être assurés d'enregistrer une nouvelle victoire probante du pugilisme en France. D'ailleurs, l'engouement du public est tel que vingt quatre heures après l'ouverture de la location, la recette dépassait déjà 11.000 francs. Le record des entrées devrait être battu, mais lors du match Sam Langfort-Joe Jeannette, plus une seule place n'était libre. Comment faire alors puisque le tarif est le même ? Peu nous importe en tout cas, le côté sportif seul doit nous intéresser. La question de la recette ne doit retenir notre attention que pour prouver les progrès accomplis par la boxe en France.

Qui doit gagner de Carpentier ou de Willie Lewis ? Sans hésitation, mais avec un peu de regret, je répondrai : Carpentier. Avec regret ? Oui, il sera en effet vraiment attristant de voir battre ce prodigieux Willie qui nous a appris la boxe, grâce auquel nos hommes sont devenus les égaux des meilleurs. Je sais bien que c'est l'éternelle histoire du vétéran vaincu par le plus jeune que lui et qu'à son tour, Carpentier, le plus tard possible, espérons le, connaîtra les mêmes angoisses. Mais le moment sera pénible pour tous les admirateurs de Lewis et je crois qu'il n'est pas un sportsman qui n'appartienne à cette catégorie.

Il en est de même en ce qui concerne Carpentier, c'est pourquoi nous risquons de tourner éternellement dans un cercle vicieux. Les deux hommes ont les mêmes qualités poussées à un degré égal, lorsqu'on voit l'un, il rappelle l'autre de façon parfaite. Le Francais est un peu plus grand et un peu plus lourd, telle est la seule différence.

Une étude comparative des records de Willie et de Carpentier, ne serait pas très éloquente. La carrière de l'Américain est plus longue que celle de son jeune rival auquel il expliqua jadis les éléments de son art.

Il débuta en 1900, à l'âge de 16 ans (il est né en effet le 24 mai 1884) et depuis cette époque occupa son temps de façon précieuse. Il fournit 135 combats qui donnérent les résultats suivants : 42 victoires par knock-out, 25 aux points, 10 matchs nuls, 46 sans décision : 4 défaites aux points, 7 par knock-out, 1 sur une faute. La carrière de Carpentier est trop connue pour que nous y revenions.

A notre avis, le Français doit gagner par knock-out mercredi, sinon il serait difficile de dire quel serait, a la limite des vingt rounds, le vainqueur entre ces deux virtuoses dans l'art de frapper sans se laisser toucher. Lorsqu'on réfléchit en effet à leur science d'esquive, il semble qu'il leur soit presque impossible de s'atteindre l'un l'autre.

JACQUES MORTANE.

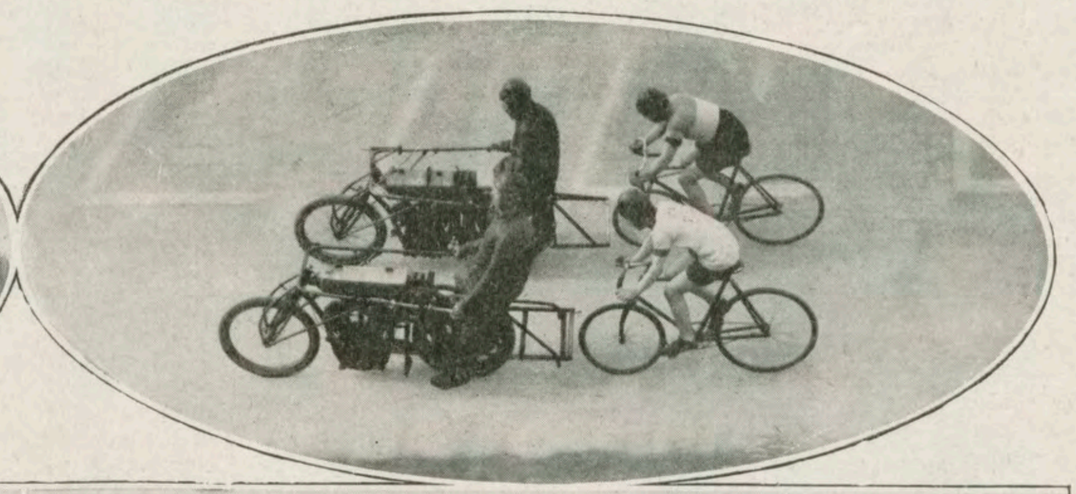
LE CIRCUIT DE L'EURE

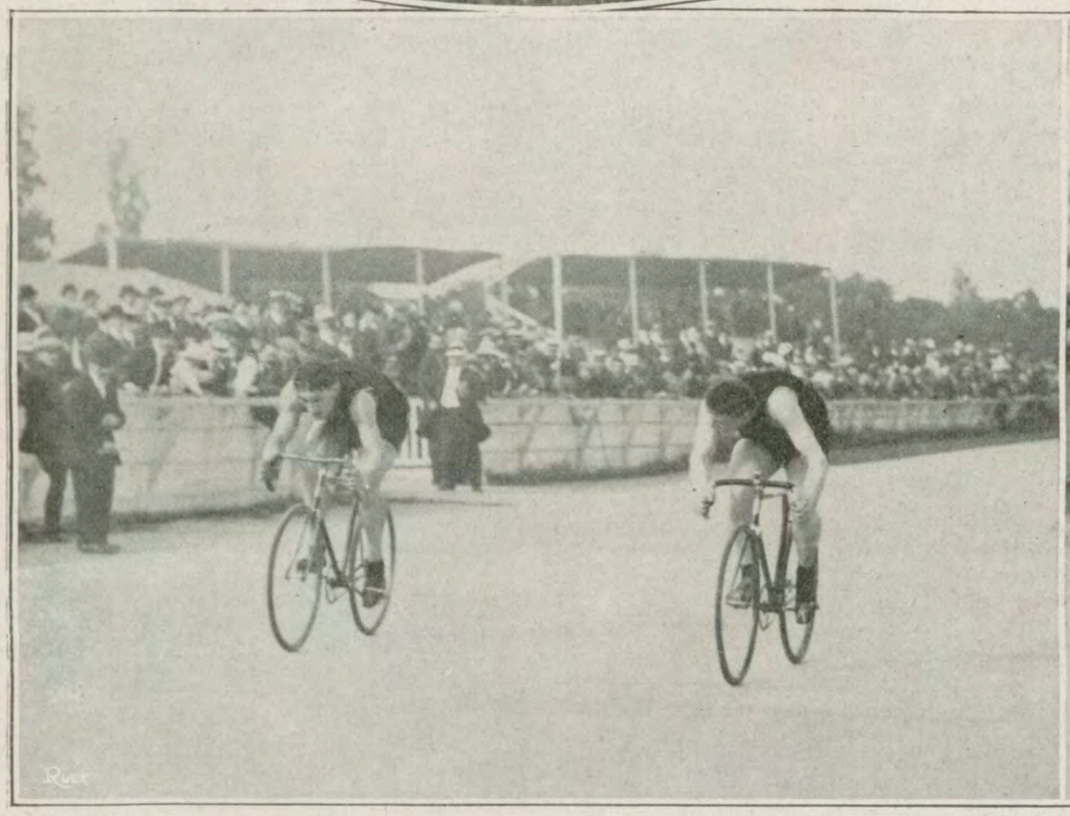
UN " VIDE-CAR " DANS UN VIRAGE
Le 12 mai s'est disputé le Circuit de l'Eure (motocyclettes). Les concurrents devaient couvrir douze fois un circuit de 24 kilomètres, passant aux portes de Vernon.

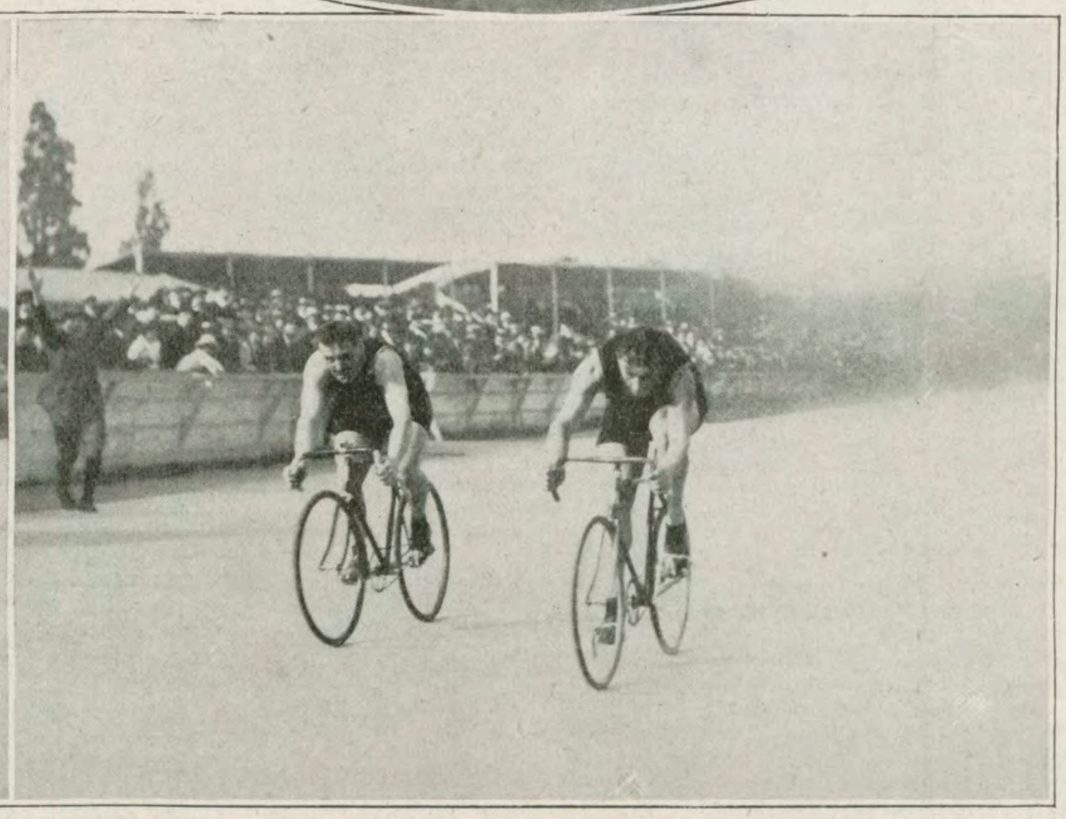
LE VAINQUEUR PÉAN A L'ARRIVÉE
Trente concurrents prirent le départ, le vainqueur fut Péan sur motocyclette *Peugeot*, 2 chevaux 1/2, 2 cylindres qui remportait également sa catégorie. Lacroix, sur motocyclette *Peugeot* se classait 3e.

UN VIRAGE DE PÉAN
Péan, le vainqueur du Circuit de Paris, à couvert sur sa *Peugeot* les 228 kil. du Circuit de l'Eure, en 4 h. 46 m. 18 s. soit à une vitesse de 60 kil. à l'heure. Il battait des motos de puissance 2 et 3 fois supérieure à la sienne.

VÉDRINE SE RÉVÈLE COMME UN CHAMPION







DEUX ARRIVÉES DU MATCH POUCHOIS-VÉDRINE
Dimanche dernier, au Parc des Princes, nous avons eu le plaisir d'applaudir la victoire très nette, très régulière de Védrine, un véritable comingman, sur Pouchois, l'un des meilleurs coureurs de vitesse actuels. Dans la première manche, Védrine (*pneus Hutchinson*) surprenait son adversaire et gagnait de 5 longueurs. Il succombait d'une demi-longueur dans la seconde manche et remportait la belle par une roue. En médaillon, à gauche, la chute de Fouquet tombé d'épuisement dans une course derrière motos ; à droite, Darragon, invincible, (*pneus Continental*) passe Didier dans l'épreuve de 60 kilomètres qu'il remporte de loin.

LE CARNET DU SPORTSMAN

UN RECORD QUI N'EN EST PAS UN

S'il y a une fédération qui ne manque pas d'officiels, c'est bien l'Union des Sociétés Françaises de Sports Athlétiques. Pour la moindre réunion de courses, le programme comporte une liste de président, vice-présidents, directeur de course, commissaires, handicapeurs, etc. Il y en a comme cela une page entière. Or, dimanche dernier, il y avait à Colombes, sur la piste officielle, une réunion officielle organisée par l'Union, celle du challenge du mille. C'est une épreuve classique entre toutes sur une distance classique, pour laquelle le vieux record établi par l'excellent coureur Delage, le 16 juin 1901, en 4 m. 27 s., est toujours debout.

Or, Arnaud ambitionnait de battre le record. Aussi, après s'être débarrassé de ses concurrents, le crack de la Société Générale fonça en avant, poussa jusqu'au bout et se releva, convaincu d'avoir décroché la palme. Malheureusement, il avait compté sans son hôte. Il y avait bien là deux chronomètres, à dédoublante et rattrapante qui, tous les deux, indiquaient 4 minutes 26 s. 2/5, mais leurs propriétaires n'étaient pas chronométreurs officiels. Il y avait bien là un chronométreur officiel, mais il n'avait pas son chronomètre; en sorte que le temps d'Arnaud ne pourra pas être homologué. Certes, l'excellent coureur de la Société Générale est homme à renouveler son exploit.

Celui-ci n'a rien de surhumain, car il est loin du record de Connef, qui est de 4'15"4/5. Mais il n'en est pas moins regrettable que, par suite d'un défaut d'organisation, un athlète soit privé au bénéfice de ses efforts.

Pareil fait s'était déjà présenté dans le dernier Lemonnier, quand Bouin battit de loin le record de la course. Pourquoi faut-il que dans une fédération si fertile en officiels, on se heurte si souvent à ce dilemme : chronométreur sans chronomètre, ou chronomètres sans chronométreur ?

CALENDRIER DE LA SEMAINE

DIMANCHE 19 MAI. — Cyclisme. — Réunion au Vélodrome Buffalo. — Fin du Tour de Belgique.

DIMANCHE 19 MAI. — Hippisme. — Longchamp (Poule d'Essai des pouliches, Poule d'Essai des poulains.)

DIMANCHE 19 MAI. — Course à pied. — Arrivée à Paris des concurrents du Circuit de l'Est.

MERCREDI 22 MAI. — Boxe. — Paris : Match Carpentier-Willie Lewis.

JEUDI 23 MAI. — Hippisme. — Longchamp (Prix Daru).

VENDREDI 24 MAI. — Hippisme. — Maisons-Laffitte (Prix Consul).

SAMEDI 25 MAI — Escrime — Paris (Fin de la Grande Semaine des Armes de combat)

La T. S. F. en aéroplane.

De très curieuses expériences de télégraphie sans fil viennent d'être réussies à bord des aéroplanes à l'aérodrome de Chartres. Les essais furent contrôlés par le lieutenant Cheutin, M. Gilbert, membre de l'Aé. C., et diverses notabilités de la société du T. S. F. Voici les dépêches qui furent transmises par M. Rouzet, opérateur, passager de l'aviateur Frantz. Le départ avait été pris à 5 heures :

5 h. 23. — Nous sommes à 17 kilomètres.

5 h. 25. — Volons à 250 mètres, vent beaucoup plus fort.

5 h. 34. — Lieutenant Cheutin, aérodrome Chartres. Sommes à Gouillons, 25 kilomètres.

5 h. 40. — Nous suivons le chemin de fer d'Etampes. Allons vers cette ville.

5 h. 50. — Sommes à 320 mètres au-dessus d'Etampes.

5 h. 55. — Nous nous trouvons aérodrome d'Etampes à 350 mètres de hauteur et 55 kilomètres de Chartres.

6 heures. — Temps bon, peu de remous. Pensons avez compris nos dépêches. Rentrons à Chartres.

6 h. 15. — Revenons à vitesse V. Passons au-dessus d'un moulin. Meunier tu dors, ton moulin va trop vite...

6 h. 18. — Voyons cathédrale Chartres dans un rayon de soleil. Très joli. Apercevons champ d'aviation. Nous voyez-vous aussi avec vos jumelles ?

6 h. 22. — Sommes à 500 mètres. Félicitations de Frantz à Ferriot pour la marche du moteur.

Et bientôt l'excellent pilote atterrissait en un superbe vol plané après avoir prouvé que les aéroplanes militaires joueront un rôle très important avec la T. S. F. en renseignant minute par minute un commandant d'armée sur tout ce qui se passe dans un rayon déterminé.

Un joli geste d'aviateurs ?

Excelsior a organisé, on le sait, une souscription pour offrir au brave Védrines une croix de la Légion d'Honneur en diamants. L'empressement fut tel, qu'en trois jours la somme désirée était dépassée. Vidart, dès qu'il connut cette initiative, fit à l'école d'Ambérieu, qu'il dirige, une petite collecte auprès de ses élèves civils et militaires à laquelle s'associèrent les spectateurs qui venaient admirer ses beaux vols.

Le chien Gorenflot, le bull-dog fameux à Ambérieu, s'acquitta avec délicatesse de son rôle de quêteur, un casque d'aviateur dans la gueule en guise de sébille. Et chaque personne présente fut heureuse de donner son obole en l'honneur du héros national.

Les éclectiques sportsmen.

Et l'on revient toujours à ses premières amours... Eugène Renaux et Maurice Tabuteau, les célèbres aviateurs, n'ayant pas de nombreuses épreuves d'aviation à disputer cette année, en sont réduits à chercher ailleurs le moyen d'utiliser leur énergie et leur goût de la lutte. Dans le Grand Prix de l'Automobile-Club, Renaux pilotera une Grégoire et Tabuteau sera sans doute au volant d'une Sizaire. Seront-ils aussi heureux avec les virages qu'ils le son avec les remous !

Il ne faut pas confondre...

Le pilote bien connu, Louis Gibert connaît le revers de la médaille de la gloire. C'est ainsi qu'un vague individu prenant son nom et son titre d'aviateur se promène avec une femme et parfois un bébé, dans le Midi de la France principalement, où il fait de nombreuses dupes.

Il convient de faire remarquer que non seulement Louis Gibert, le vrai, n'est pas marié, mais qu'il n'a pas quitté Paris depuis le mois de septembre 1911 jusqu'au 1er avril dernier, date à laquelle il est parti pour Moscou où il se trouve encore.

Les vétérans vont vite.

Le directeur de l'*Auto*, Henri Desgrange, vient de donner un bel exemple de courage et d'énergie aux jeunes qui jouent les neurasthéniques. Très gravement malade, l'année dernière, il se livra à la culture physique. Puis, bien remis, il fit de la bicyclette et de la course à pied.

Résultat : l'autre jour, il venait de Dieppe à Paris dans sa matinée sur sa fidèle machine. Et vendredi dernier, il se livrait à un match pédestre avec M. Gentil, directeur de la maison Alcyon. Le parcours comportait le tour du bois de Boulogne soit 12 kilomètres. Jusqu'à la moitié, les deux matcheurs couraient de compagnie à 12 kilomètres de moyenne horaire. Vers le bord de l'eau, M. Gentil avait la défaillance et H. Desgrange courageusement, activait l'allure. Il terminait très frais avec plus de 4 minutes d'avance sur son tableau de marche. Les 12 kilomètres étaient couverts par lui en 59 m. 15 s., tandis que son adversaire mettait 1 h. 3 m. 46 s.

Petit-Breton et la malchance.

Lucien Petit-Breton n'a vraiment pas de chance. Dans les premières grandes courses de l'année, il s'est classé aux places d'honneur à plusieurs reprises, quoique ayant éprouvé des incidents l'ayant retardé ou quoique ayant eu les yeux aveuglés par la poussière des routes.

On pouvait espérer qu'il allait pouvoir montrer qu'il n'avait rien perdu de sa belle forme d'antan. Le tour de Belgique lui en fournissait l'occasion. Nullement ! Toujours dans les premiers, il avait perdu cependant à chaque étape un quart d'heure ou vingt minutes par suite d'accidents divers dont l'un des moindres était la rupture d'une roue avant. Espérons qu'à force de subir les attaques de l'adversité, la chance voudra bien lui sourire bientôt. Il le mérite, car il n'a jamais été supérieur à ce qu'il est à l'heure actuelle.

Comingman, n'es-tu qu'un vain mot ?

Las, enfin ! de nous donner chaque semaine un match de vitesse Friol-Ellegaard ou Pouchois-Hourlier et vice versa, les directeurs de vélodromes cherchent à trouver de nouveaux champions. Et ils s'adressent à la classe des coureurs de second ordre qu'ils dénomment pompeusement « comingmen » c'est-à-dire, hommes qui viennent. Or, ces hommes qui viennent, courent depuis plusieurs années sans succès, se sont heurtés des centaines de fois aux ténors de la pédale sans les mettre en danger, en un mot, ils ne sont jamais venus. Est-ce parce qu'on s'occupe d'eux plus particulièrement aujourd'hui qu'ils courront plus vite ? Je ne le pense pas. Peut-être ferait-on mieux de chercher parmi les jeunes, sinon nous risquons de voir bientôt des apprentis-champions de 55 ans !

Une défaite de Longboat.

Un match mettait aux prises le mois dernier, à Toronto, les deux fameux coureurs à pied Alfred Shrubb et Tom Longboat. Celui-ci abandonna après avoir couvert 10 milles et quart, alors qu'il avait un tour de retard. L'épreuve qui avait 12 milles, soit 19 kil. 308, fut donc remportée sans difficulté par Shrubb en 1 heure 4 minutes.

Bouin aux Jeux olympiques.

Notre grand champion Jean Bouin doit s'entraîner avec opiniâtreté en vue des Jeux Olympiques. Sa tâche n'y sera pas en effet très facile. Outre en effet le Finlandais Kolehmanen qui le battit l'autre jour en Allemagne, il aura à se heurter contre l'Américain Bonhag, paraît-il prodigieux. Oui, mais... Bouin est tellement scientifique, il connaît si bien les finesses de l'entraînement qu'il va sans doute s'efforcer d'empêcher ses rivaux de le battre dans la lutte pour l'un des trophées sportifs les plus enviés.

En passant, notons que nous avons été les premiers, il y a longtemps déjà, à déclarer que Kolehmanen était capable de livrer à Bouin une terrible chasse.

Les Américains à Stockholm.

On vient, par voie de souscription aux Etats-Unis, de ramasser 1.000 dollars, pour payer les frais de voyage de l'équipe de 12 hommes qui doivent aller bientôt défendre le drapeau « des étoiles et raies » (stars and stripes), aux Jeux Olympiques de Stockholm. Et ce n'est que le tiers de la somme que coûtera paraît-il, à la Fédération Américaine, cette petite excursion sportive par de là les mers.

La cure Américaine.

Il est certain que lorsqu'on est un bon boxeur et qu'on va en Amérique, on en revient transformé. C'est tout au moins l'effet que nous a produit le jeune Louis de Ponthieu l'autre soir au Colisée où, pour sa rentrée, il a fait une grosse impression en écrasant un adversaire pourtant habile et endurant, Windebaker, champion de l'armée et de la marine anglaises.

De Ponthieu en se heurtant aux meilleurs Américains de sa catégorie, en triomphant notamment de Battling Nelson, l'ancien champion du monde des poids légers, et en travaillant sous les savants conseils de Franck Erne, est devenu un athlète remarquable. Il frappe avec une sûreté et un à-propos de grand pugiliste. Il harcèle son adversaire sans trêve, ne lui laissant pas le temps de souffler, le frappant toujours au bon endroit et profitant de la moindre ouverture pour rentrer. De Ponthieu est un vrai champion.

Un Golf Club du Palais-Bourbon ?

Le match entre la Chambre des Communes et Ranelagh, qui se disputa l'autre jour sur les terrains du Ranelagh Club à Barn Elms, a donné lieu à des parties fort disputées, et a été finalement gagné par les Parlementaires, de fort peu : trois quarts de point ; Chambre des Communes : 7 points ; Ranelagh : 6 1/4.

Quand nos « Honorables » suivront-ils cet exemple, et fondront-ils un Golf-Club du Palais-Bourbon ? Et que diriez-vous, d'une bonne partie en plein air, le club des maris, pour calmer leurs nerfs surexcités et rafraîchir leurs esprits ?

Au paradis des rajahs.

M. André de Fouquières vient de publier un ouvrage très documenté et très intéressant sous le titre « Au pays des rajahs ». Préfacé par M. Henri Lavedan de l'Académie française, ce livre est illustré de splendides photographies et s'adresse aux sportsmen à certains points de vue. C'est ainsi que notamment les chapitres sur le camping dans la jungle et sur les neiges roses ouvriront aux lecteurs des horizons originaux sur le sport dans l'Inde.

Nouvelle à la main.

Le pilote italien Nardini a été expulsé de France. Il paraîtrait qu'il fut cause de l'incident du *Carthage*. Il quitta Paris vendredi dernier à destination de Londres et se trouva soudain... en Belgique. Il revint ensuite en France et le soir nous apprenions qu'il avait été arrêté. Diable ? Moment d'émotion qui passa vite lorsque survint cette dépêche plus explicite :

« Nardini a été arrêté... par le brouillard. »

JOKER.

RESULTATS TECHNIQUES

DU 7 AU 13 MAI

AVIATION

JEUDI 9 MAI. — Reims. — Le lieutenant de Biey effectue le trajet Saint-Cyr, Rouen, Dieppe, Le Crotoy, Douai, Laon, Reims, Rethel, Châlons, Reims, couvrant 700 kilomètres en 8 h. 30 m.

AUTOMOBILE

DIMANCHE 12 MAI. — Vernon. — Le Circuit de l'Eure est gagné par Péan, en 4 h. 46 m. 18 s.

CYCLISME

DIMANCHE 12 MAI. — Parc des Princes — *Match indépendants contre professionnels* : 1. Martin, 3 points ; 2. Piani, 8 points ; 3. Wirth, 11 points.

Match Pouchois-Vedrines : 1re manche : 1. Védrine ; 2. Pouchois, à 5 longueurs ; 2e manche : 1 Pouchois ; 2. Védrine, à une demi longueur. Belle : 1. Védrines ; 2. Pouchois, à une roue

Course de 60 kilomètres (derrière motocyclettes) : 1. Darragon, en 48 m. 19 s 1/5 ; 2. Didier, à 6 tours ; 3. Sérès ; 4 Rudolph.

ATHLÉTISME

MERCREDI 8 MAI. — Boxe. — Paris. — Marcel Moreau bat George Gunther aux points en 12 rounds.

JEUDI 9 MAI. — Course à pied. Chaumont. — La seconde étape du Circuit de l'Est, Troyes-Chaumont, est gagnée par Orphée en 8 h. 39 m., devant Robert et Devienne.

JEUDI 9 MAI. — Boxe. Paris. — Balzac bat Besnard aux points en 10 reprises. De Ponthieu met Windebank knock-out en 6 reprises.

VENDREDI 10 MAI. — Course à pied. — Nancy. — Devienne gagne la troisième étape Chaumont-Nancy, du Circuit de l'Est

SAMEDI 11 MAI. — Boxe. — Paris. — Dastillon bat Criqui aux points en 15 rounds.

SAMEDI 11 MAI. — Lawn-tennis. — Stockholm. — Gobert-Germot, dans la finale double du championnat, battent Kempe-Extterwelt par 6/4, 12/14, 6/2, 6/4

DIMANCHE 12 MAI. — Course à pied. — Colombes. — *Challenge du Mille* : 1. Arnaud, en 4 m. 26 s. 2/5 (record) ; 2. Dumonteil ; 3. Quilbœuf ; 4. Barreau.

HIPPISME

MERCREDI 8 MAI. — Le Tremblay. — *Prix Citronelle* (1.600 mètres, 20 000 francs) : 1. Oui Da ! à M. Caillault (Sharpe) ; 2. Martial III ; 3. Montrose II. — P. M. : Gag., 45 fr. 50 ; pl., 22 francs, 17 francs.

JEUDI 9 MAI. — Longchamp. — *Prix Dollar* (2.200 mètres, 25.000 francs) : 1. Basse Pointe, à M. E. de Saint-Alary (G. Stern) ; 2. Templier III ; 3. Cadet Roussel III — P. M. : Gag., 29 fr. 50 ; pl., 21 fr. 50, 40 fr. 50.

VENDREDI 10 MAI. — Maisons-Laffitte. — *Vingtième Prix Biennal* (2.000 mètres, 20 000 francs) : 1 Calvados III, à M. G. Kousnetzoff (J. Reiff) ; 2. Valmy V ; 3. Prédicateur. — P. M. : Gag., 53 francs ; pl., 20 fr. 50, 20 fr. 50, 29 fr. 50.

DIMANCHE 12 MAI. — Longchamp — *Prix du Cadran* (4 200 mètres, 30.000 francs) : 1. Combourg, à M. Jay-Gould (Ch. Childs) ; 2. Labire ; 3 Manzanarès. — P. M. : Gag., 47 francs ; pl., 27 fr 50, 23 fr 50.

Prix Greffulhe (Poule des produits, 2.100 mètres, 30.000 francs) : 1. Patrick, à M. de Gheest (A. Woodland) ; 2. Wagram II ; 3. Isard. — P. M. : gag., 720 francs ; pl., 155 francs, 46 francs, 44 francs.

PISTOLET

VENDREDI 10 MAI. — *L'Assaut au pistolet.* — (Tir aux balles Devillers). Gagnants des poules : Coutaud-Delpech, Davila (2), Dr de Sévedavy (4), Alcobendas, Kœchlin, Dr Gapin (2),

Cercle Volney. Gagnants des poules au pistolet : Berryer (2), équipe Sangnier, Berryer, Fabars, Du Vignaud, équipe Gastinne, Guiard, Lefranc, Toursellier, Marquis d'Imécourt, Crété et Perrey.

Revolver : Fabars.

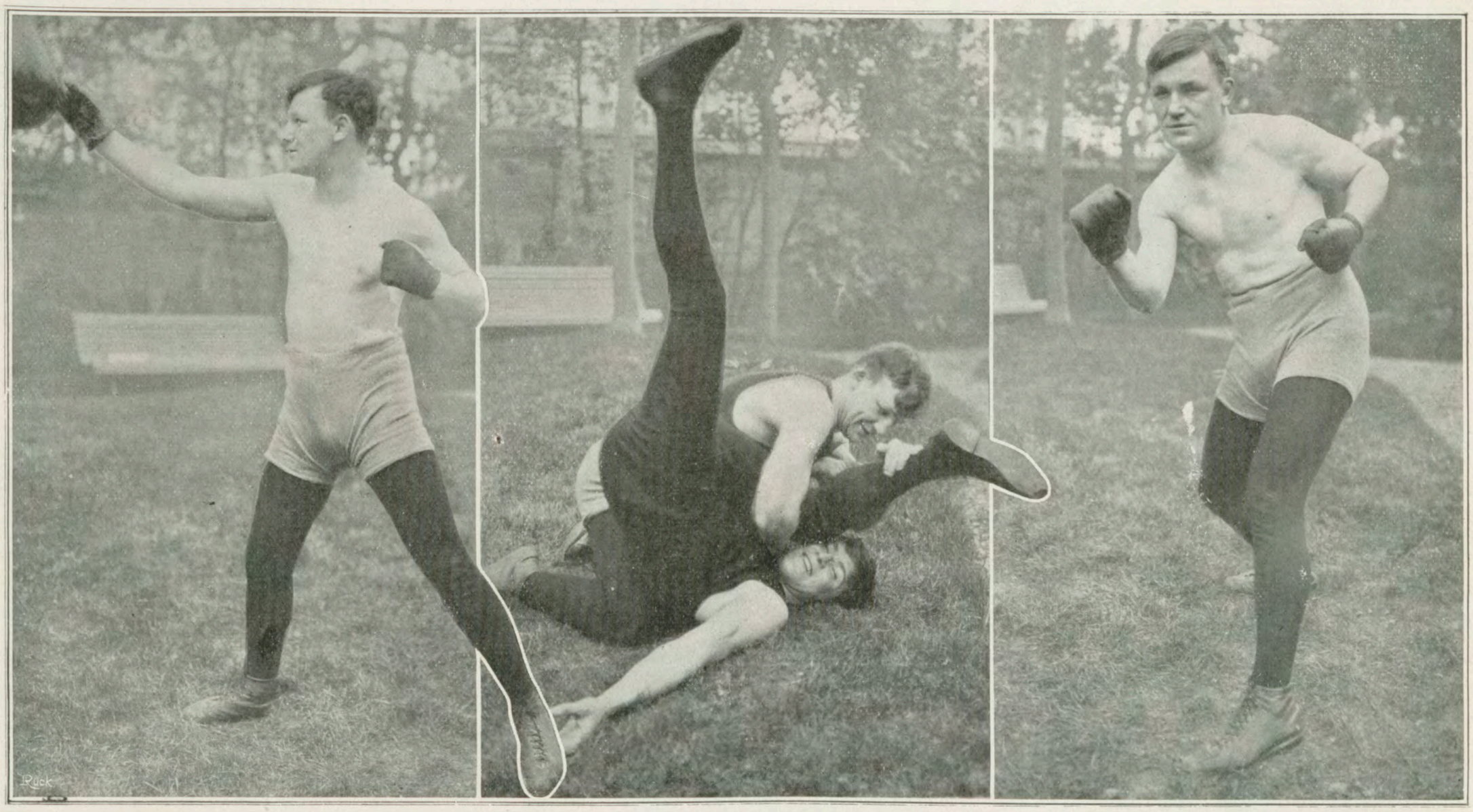
CE QU'IL FAUT LIRE

Reproduction de la couverture de *Je sais tout*, du 15 mai, le numéro : un franc.

Comment je suis devenu champion d'Europe de boxe, par Georges Carpentier. Le vol. 1 f 50.

Librairie Pierre Lafitte et Cie.

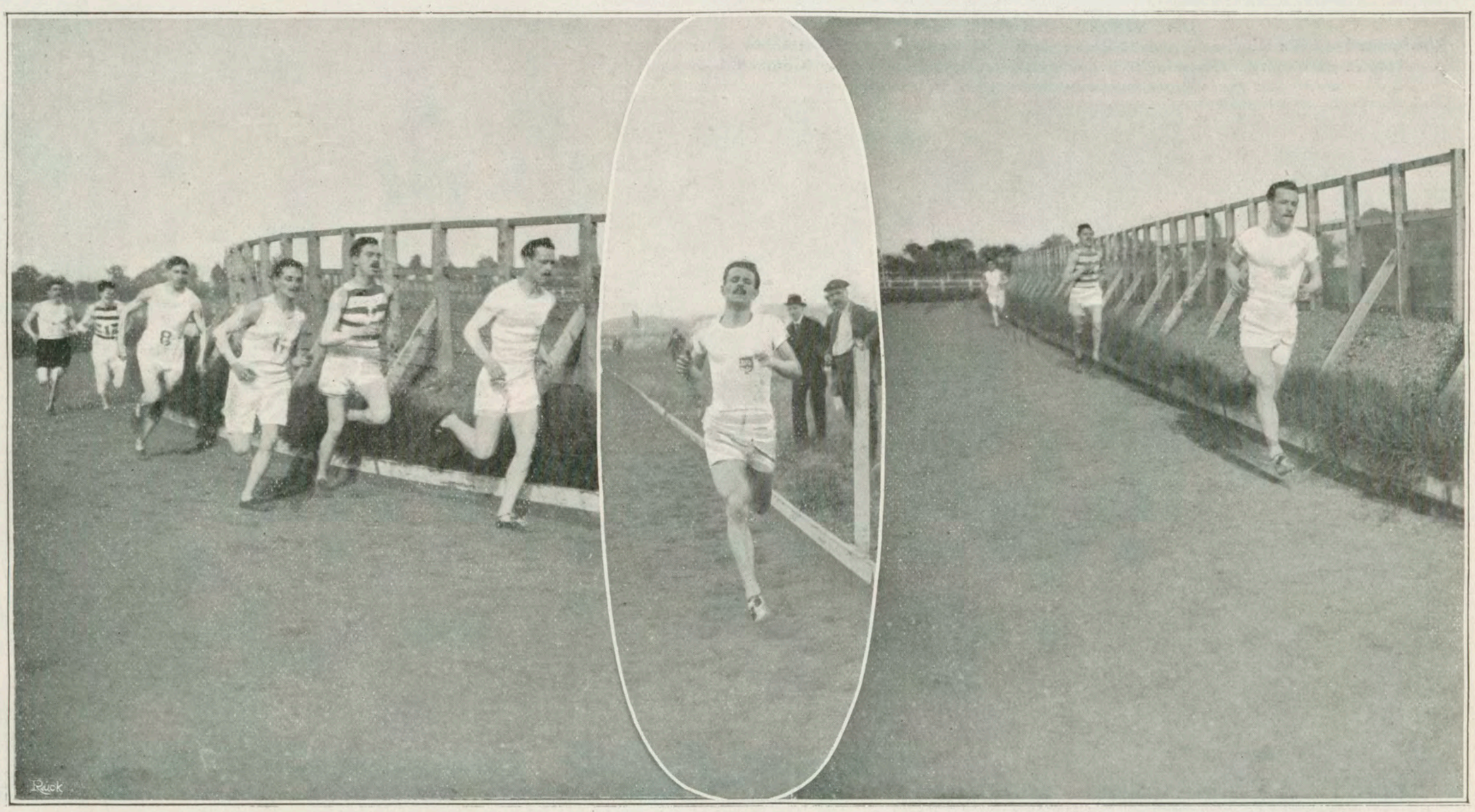
WILLIE LEWIS S'ENTRAINE



WILLIE LEWIS A MAISONS-LAFFITTE

Jamais peut-être nous n'aurons vu sur le ring un Willie Lewis plus prêt que celui qui sera opposé mercredi prochain au prodigieux Georges Carpentier. Willie Lewis a quelque peu engraissé depuis son dernier voyage, mais il est à craindre qu'il ne succombe contre son jeune et redoutable adversaire. De toutes façons, ce sera certainement le match le plus beau et le plus angoissant auquel il nous aura été donné d'assister.

LE CHALLENGE DU MILLE



DEUX PASSAGERS ET L'ARRIVÉE DU CHALLENGE DU MILLE

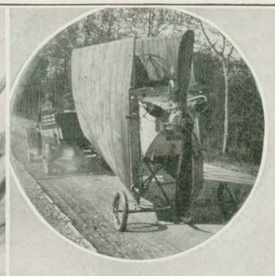
Dimanche dernier, à Colombes, s'est disputée l'épreuve classique pédestre du Challenge du Mille. Elle a permis à Arnaud de remporter une très belle victoire, d'autant plus belle que, sans avoir besoin de pousser pour gagner, il a battu le record de France de la distance, détenu par Deloge depuis 1901. Il a couvert les 1.609 mètres en 4 m. 26 s. 2/5, devant Dumonteil, Quilbœuf et Barreau. A gauche, le premier tour. Au milieu, l'arrivée d'Arnaud. A droite, le second tour.

LA VIE AU GRAND AIR

LES EXPLOITS AÉRIENS EN FRANCE ET EN AMÉRIQUE

D'AMBERIEU A PARIS PAR VIDART

Le fameux pilote René Vidart, malgré la pluie et le vent, est venu le 7 mai d'Ambérieu à Maison-Rouge dans sa journée (400 kil.). Le lendemain, il atterrissait à Issy, terminant ainsi son merveilleux voyage aérien, contrarié par les éléments. (*Détail techn. : monoplan Deperdussin.*)

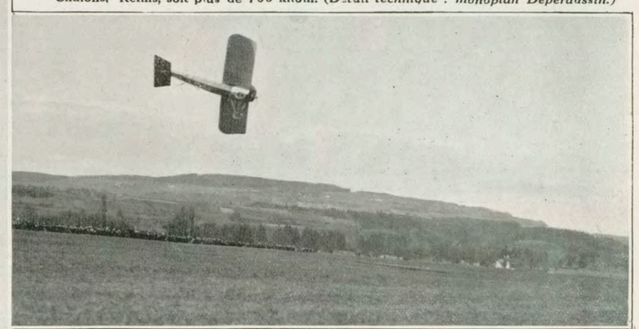


UN RAID DU LIEUTENANT DE BRIEY

Le lt de Briey a accompli le 9 mai un admirable voyage. Parti de Saint-Cyr, il passait par Rouen, Dieppe, Le Crotoy, Abbeville, Douai, Laon et Reims. Puis, il faisait le circuit Rethel, Vouziers, Châlons, Reims, soit plus de 700 kilom. (*Détail technique : monoplan Deperdussin.*)

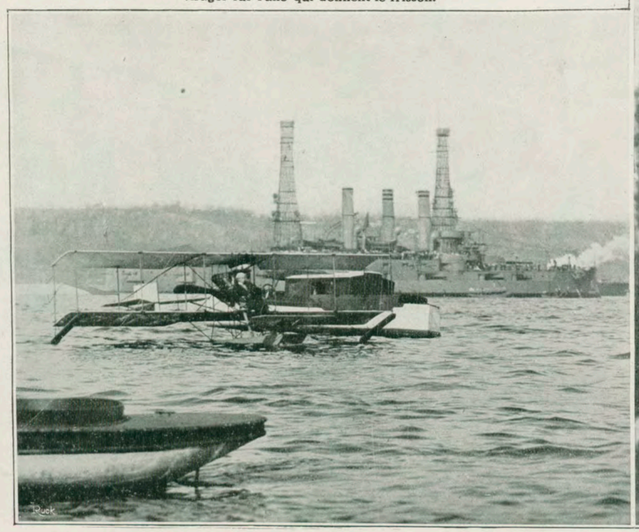
UN VIRAGE DE KIMMERLING

L'aviateur lyonnais Kimmerling vient de se faire admirer à Bâle dans ses vols fantastiques d'audace et de témérité. Il accomplit des descentes en spirale, des vols en tire-bouchon et des virages sur l'aile qui donnent le frisson.



KIMMERLING EN SUISSE

Evoluant au-dessus des Alpes, revenant atterrir en donnant à son appareil des positions semblant défier les lois les plus élémentaires du centre de gravité, Kimmerling vient de faire applaudir sa maëstria dans divers meetings organisés en Suisse.

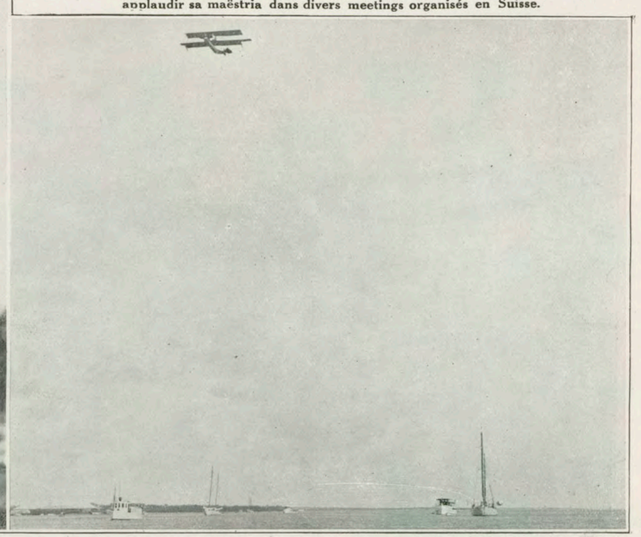


EXPÉRIENCES D'HYDRO-AÉROPLANE EN AMÉRIQUE

Le pilote américain Charles C. Witmer, accomplit en ce moment des expériences d'hydro-aéroplane sous les conseils de Glenn Curtiss, dont il est l'un des meilleurs pilotes. Notre cliché le représente atterrissant, après un magnifique vol maritime, auprès d'un cuirassé.

UN VOL PIQUÉ DE KIMMERLING

Cette descente de Kimmerling, à Bâle, semble prodigieuse. On se demande comment il peut ne pas se retourner complètement en donnant une semblable position à son appareil. Mais à quelques mètres de terre, il se redresse et vient se poser gracieusement sur le sol. Au milieu, en bas, Kimmerling à son arrivée. En haut, à gauche, le départ des oiseaux palois. A droite, la cavalerie ailée des monoplans se prépare à quitter Pau pour les écoles de la région parisienne.



UN VOL MARITIME EN AMÉRIQUE

Cette photographie a été prise à Miami, en Floride, où Charles C. Witmer a effectué plus de 210 voyages, traversant la Baie de Biscaye et volant de Miami à Polm Bich. Jamais il n'a eu le moindre accident en descendant soit sur la terre, soit sur l'eau.

LE 50e D'INFANTERIE EST CHAMPION DE FRANCE

LA PASSE AUX TROIS QUARTS PÉRIGOURDINS

Pour la troisième fois, le 50e d'Infanterie de Périgueux vient de gagner le championnat militaire de football rubgy, triomphant de l'école de Saint-Cyr par 33 points à 3. Bechade a, lui seul, réussi à marquer 14 points. En médaillon, l'équipe de Saint-Cyr.

L'ÉQUIPE DE ZURICH BAT L'ÉQUIPE DE PARIS

UNE ATTAQUE DES PARISIENS

Après une partie où la chaleur incommoda vivement les joueurs, l'équipe représentative de Zurich triompha, grâce à son entrain, de l'équipe représentative de Paris, de la Ligue de Football Association, par 4 buts à 1. L'équipe de la Ligue qui avait été remaniée fit mauvaise impression.

ATHLÉTISME

Les athlètes meurent-ils jeunes ? (1)

C'est surtout par les auteurs anglais que la question a été discutée.

(Suite)

Je ne crois pas que pareils désastres (affections du cœur ou des bronches) soient la conséquence nécessaire d'une carrière athlétique, opine « the Scorcher ». A mon sens, ils tiennent à deux causes : Les jeunes gens qui s'adonnent à l'athlétisme dépassent la mesure souvent. Voilà pour une des causes. Ajoutez à cela qu'ils se sentent si forts, en si bonne forme qu'ils se laissent aller à mener joyeuse vie. Ils en arrivent à croire que rien ne peut aller mal avec eux, et une immunité relative finit par les en persuader. Voilà, d'après moi, les deux maux : un adolescent, qui a du goût pour l'athlétisme, qui à l'ambition d'exceller, peut aisément compromettre sa constitution, en en faisant trois ou quatre fois plus qu'il n'en devrait faire. De cela, j'ai vu maint exemple, dans le sport cycliste, pédestre, natatoire. J'ai vu maintes fois un jeune homme absolument épuisé le soir, après avoir nagé ou couru trois ou quatre fois plus qu'il n'eut fallu pour sa santé ou son maintien en forme. Je suis conscient d'être tombé dans cet excès moi-même. J'ai remarqué qu'après m'être baigné, c'est-à-dire après avoir passé un temps absurde dans l'eau, avoir nagé des distances ridicules, j'avais à peine la force de me rhabiller. Et ensuite, combien sont-ils ceux qui prennent les précautions élémentaires contre les refroidissements, les rhumes, etc ?.. Très peu. J'en ai peur... J'ai péché par là, tout le premier. Que vous attrapiez une bonne suée à bicyclette, si vous terminez par un bain chaud et un changement de vêtements, l'expérience pourra vous faire plus de bien que de mal. Mais combien de jeunes gens y pensent ? Non, ils restent comme ils sont ; ils vont et viennent, et le rhume est pris. Et ce sera ainsi toujours ! Le moyen de mettre une vieille tête sur de jeunes épaules !

« Autre erreur très fréquente : beaucoup d'anciens athlètes tombent dans des habitudes sédentaires, et font du lard (fall into flesh). Londres est la peste pour cela. Ailleurs, on trouve des occasions de prendre de l'exercice qu'on ne trouve pas à Londres. Ce qui aggrave le cas, c'est l'habitude du « Londoner » de trop gâter son estomac, d'être trop sur sa bouche. Faiblesse surtout londonnienne, mais en somme bien anglaise. Faire trop bonne chère, trop boire, voilà deux des causes des récentes et réitérées défaites de l'Angleterre en football. Et voici le danger : un homme qui s'entraîne, gagne un bel appétit qui s'attache à lui quand il a pris du corps. Il s'adonne aux plaisirs de la table. Fatal. Je tiens pour sûr que la moitié des misères de l'homme d'aujourd'hui viennent de là : trop manger et trop boire. Et maintenant, il y a des athlètes qui vivent, je le sais, jusqu'à une verte vieillesse, jusqu'à ce que tout le monde soit las de les voir. Ce sont les malins qui ne se surmènent pas ; qui se soignent, dans leur prime jeunesse et après. Ceux-là ne font pas l'erreur, comme Hamlet « d'abandonner toute espèce d'exercice », et quand ils s'y livrent, ils s'arrêtent à temps. L'homme de cinquante ne doit pas essayer de faire ce qu'il faisait à ving-cinq. « Chaque chien, comme dit l'adage, a son jour ».

Reprenant le même thème, R. J. Mecredy signale un point qui fit naguère l'objet de plusieurs études remarquables du Dr Turner, un grand vieil athlète lui-même, savoir : la nécessité plus grande pour qui a fait de l'athlétisme, que pour quiconque de continuer à en faire, s'il veut préserver d'une sorte de dégénérescence maladive son cœur surdéveloppé, comme tout autre muscle, par l'exercice des jeunes années.

L'exemple des vétérans cyclistes de la route, restés pour la plupart vigoureux, est la démonstration de cette thèse : eux n'ont jamais pris leur retraite totale : ils ont continué à rouler. Cette exception heureuse, dont ils bénéficient, tient aussi à la nature de leur sport. Il y a exercice et exercice, effort et effort.

Cette distinction capitale, entre les deux efforts : l'intensif et le prolongé, nous la retrouvons dans une page du recordman tricycliste des 24 heures, le vétéran, ami de Shorland, l'excellent écrivain sportif F. T. Bidlake :

« Il y a une tendance marquée, chez nombre de nos contemporains, à persévérer dans les luttes du cyclisme, beaucoup plus tard qu'autrefois ; il n'est pas rare de voir des coureurs de fond, participer, pendant des 8 et 10 ans de suite, aux grandes épreuves de la route ; il en est même qui conservent leurs qualités de sprinters jusqu'à un âge avancé, athlétiquement parlant... Holbein, avec beaucoup de ceux qui sont de la partie, est convaincu que le stayer a devant lui une carrière plus longue que le sprinter... Comme lui, j'ai la conviction qu'encore qu'un homme puisse s'offrir, sans dommage, une rude journée de route, avec un gros total de milles, il commet une faute lourde, il mésuse de son corps, quand il lui inflige l'effort concentré qui a nom sprint... »

Et, maintenant, quand tout est dit, et je suis loin d'avoir tout dit, je crois que la sagesse est encore de conclure, avec le doux fataliste humouriste « Scorcher », déjà nommé, que le grand rôle, en cette affaire, revient ici « à la nature et à la chance », qu'une divinité préside à nos destins, et les façonne à sa fantaisie. Le point capital, voyez-vous, c'est de ne venir au monde qu'après avoir choisi, pour ce faire, une famille où la longévité soit la règle. Quand vous avez trouvé une race de centenaires, naissez. Vous serez surpris de la quantité de tracas, d'usure et de fatigue, que cette précaution préliminaire vous permettra de supporter.

PAUL HAMELLE.

(1) Voir le numéro 712.

Pour l'Aviron

Ce sport ne s'est pas développé chez nous comme il aurait dû.

Il est indéniable que la popularité du sport de l'aviron n'est pas plus grande chez nous qu'il y a vingt ans.

Le nombre et la qualité des rameurs n'augmentent pas, bien au contraire, et l'intérêt des grandes journées de régates internationales, diminue plutôt.

WROBEL

L'aviron est un exercice des plus complets, et des plus durs. Il exige des qualités de souplesse, de puissance et d'énergie, il fait des bras et des jambes robustes, des poitrines larges, des poumons solides. Il donne à ceux qui le pratiquent toutes les joies de l'effort et toutes les bonnes ivresses de la lutte, et, sport d'été, il a l'admirable avantage de mettre sans cesse l'athlète en contact direct avec l'eau rafraîchissante et régénératrice.

Alors, pourquoi cette torpeur ?

Je lisais récemment que le discrédit où sont tombées les grandes épreuves parisiennes tient à une décision fâcheuse des dirigeants : la trop excessive limitation des frais de déplacement des rameurs et de leurs bateaux.

Evidemment, il y a du vrai dans cette critique, mais elle n'aborde qu'un petit côté de la question. Augmentez le taux de ces frais de déplacements, et vous n'aurez pas encore galvanisé toute la jeunesse qui devrait ramer, et qui ne rame pas.

Ce qui manque le plus en France au sport de l'aviron c'est un homme pour le diriger habilement, pour l'organiser, pour faire battre autour de ses épreuves l'indispensable grosse caisse qui attire l'attention.

Que nous ayons chaque année, plusieurs grands matches internationaux, et ce sera déjà d'une publicité énorme. Paris-Francfort est un exemple probant.

Il est inadmissible qu'en ce siècle de sport à outrance, et avec l'état d'esprit de toute notre génération l'aviron ne soit pas triomphant, et que la France, si proche voisine de l'Angleterre, n'ait pas, elle aussi, ses Henley et son Oxford-Cambridge.

GÉO LEFÈVRE.

CULTURE PHYSIQUE

Le Rêve du Culturiste (1)

La " Série " idéale

J'INTRODUIS, aujourd'hui, un intermède dans la suite de mes articles sur la culture physique, pour répondre à la fois à plusieurs lecteurs qui m'écrivent régulièrement sur les sujets que j'aborde.

Je suis frappé de l'erreur généralisée chez tous mes correspondants, erreur qui m'était connue depuis longtemps, du reste, et qui montre combien les idées fausses se modifient lentement, même sur des questions d'un intérêt incontestable, et où chacun apporte cependant quelque attention. Cette erreur est celle de la recherche de la « série idéale » des meilleurs mouvements de culture physique.

Voilà bientôt dix ans que je m'occupe spécialement de ces questions à différents points de vue. J'ai d'abord travaillé pour mon compte personnel, et, après des années de fréquentation dans les milieux empiriques et professionnels, après des discussions scientifiques et médicales, j'ai essayé de répandre les opinions que je m'étais faites sur l'emploi de l'exercice, comme moyen de développement physiologique, et pour la cure de certaines maladies. J'ai donc pris contact avec tous ceux athlètes, gymnastes, éducateurs, pédagogues, utopistes, entraîneurs et médecins, qui, à divers titres, s'intéressent, de près ou de loin, à la question, et je les ai tous trouvés hantés par la découverte de la série idéale.

Eh bien ! il faut que mes correspondants le sachent bien, cette série typique n'existe pas et n'existera jamais. Elle ne peut pas exister. En voulez-vous une première preuve et incontestable celle-là, comme toutes celles qui viennent des faits eux-mêmes ? Cette série idéale a été publiée non pas une, mais à ma connaissance, plus de cent fois. Mais bien entendu, elle n'est jamais semblable à elle-même. C'est là une première démonstration, qu'elle n'est point définitive. Mais en voulez-vous d'autres certitudes ? Il est bien évident qu'il y a de bonnes choses parmi ces séries qui ont paru sous des titres alléchants : « Ma méthode » « Mon système », « Ma santé » ; ou bien suivant la durée du temps consacré : « Cinq minutes », « Dix minutes », « Un quart d'heure » ; d'exercice. Pour vivre sain et fort (les auteurs ne dépassent pas le quart d'heure, car il est démontré qu'à partir de vingt minutes l'ouvrage reste en magasin) ; ou encore : « Trois gestes pour vivre ». Trois ! Voilà une synthèse ; n'est-ce pas un véritable extrait concentré d'exercices ! Vous comprenez que parmi tout ce qui a été publié, je fais une distinction et un choix. Il y a dans le nombre quelques essais qui, par la compétence des auteurs et une certaine richesse de renseignements sur les raisons de l'emploi des différents types d'exercices, se rapprochent du seul livre utile en matière d'éducation physique, et qui ne peut être qu'un traité important et complet. Or, l'un d'entre eux a été publié par un éditeur pour le compte duquel je mets la dernière main en ce moment, à un ouvrage auquel je travaille depuis plusieurs années. Et quel était son premier et réel désir lorsqu'il a songé à me demander cet ouvrage ; exactement celui que je vous ai dit plus haut : condenser en un *petit* volume tout ce qu'il fallait savoir pour *s'exercer seul et bien*. Je me débattais à essayer de le convaincre, par des arguments techniques, que ce volume ne pouvait être petit et manuel, et qu'il n'y avait pas de série idéale et je finis par lui trouver le seul argument qui put le satisfaire : « Mais, lui dis-je, vous avez publié vous-même, il y a deux ans, en quelques 40 ou 50 pages, sous la signature d'un auteur compétent, ce qui a été fait de moins mauvais dans le genre, et cela est passé tellement inaperçu que vous n'en avez plus aucun souvenir, et que je suis obligé de vous le rappeler à vous-même. »

Il serait cependant si commode de posséder une suite de gestes utiles et indispensables, dont l'emploi assurerait aux bien portants l'équilibre, aux malades le retour à la santé et faciliterait singulièrement la diffusion de ces méthodes. Mais ce n'est pas tout, on pouvait espérer encore trouver la série d'usage universel pour hommes, femmes, enfants ; mieux encore, pour les forts et les faibles, les grands et les petits. Et comment ne pas souhaiter aussi de trouver l'haltère parfait, ou l'extenseur, qui convienne à tous et s'utiliserait « même en voyage ».

Tout cela, hélas, ce n'est que rêve et utopie. L'exercice doit être individuel, son mode d'emploi, sa forme utile, son dosage, doivent être adaptés aux nécessités qu'impose à l'éducateur vraiment compétent, l'âge, la vigueur, l'état musculaire, l'état général organique et l'état particulier de chaque appareil : digestif, respiratoire, nerveux, etc. L'exercice est un moyen d'une activité si puissante qu'il ne faut la manœuvrer qu'en en connaissant toutes les ressources, mais aussi tous les dangers qu'il comporte.

Or, il faut le dire, ceux-ci sont grands pour les ignorants et les demi-savants, et c'est pour eux surtout que la culture physique pratiquée au petit bonheur sur une série d'un type unique et stéréotypé peut être une dangereuse arme à deux tranchants.

(A suivre). Dr FR. HECKEL.

(1) Voir les nos 699, 702, 705, 707, 708 et 710.

NOS GRANDES ENQUÊTES

LES MATCHES DE BOXE EN ETÉ

POURQUOI la boxe a-t-elle une saison qui commence et finit comme celle des music-halls ? Ce sport n'est-il pas aussi intéressant en été qu'en hiver ? Pourquoi établir une différence entre les deux saisons ?

En Amérique, les plus grands matches se disputent l'été en plein air Les boxeurs peuvent aspirer l'oxygène de l'atmosphère, qui les change agréablement de la fumée âcre qui leur monte à la gorge dans les salles où l'on combat en hiver. Pourquoi ne pas imiter les Yankees ? Les essais tentés jusqu'ici à Paris n'ont pas été probants : outre que les endroits choisis étaient trop éloignés, les programmes élaborés ne méritaient pas le déplacement.

Nous avons demandé à quelques notabilités du monde de la boxe ce qu'elles pensaient de ce changement possible dans les mœurs sportives actuelles.

Tristan Bernard.

Par son amour de la boxe, par les plaidoiries qu'il a prononcées en sa faveur, l'auteur gai qui fait penser, Tristan Bernard, a donné à ce sport, un appui considérable, supérieur à toute autre considération. C'est lui qui donne le ton en matière pugilistique.

Pourquoi n'organiserait-on pas de combats en été ? Cela ferait prendre l'air à bien des spectateurs qui accompliraient ainsi une cure de soleil, au lieu de rester enfermés, et cela permettrait à certains boxeurs de second et troisième ordre de gagner l'argent dont ils ont bien besoin, alors que, jusqu'ici, la belle saison était la mauvaise pour eux. Ils devaient chercher un métier instable qui les empêchait de s'entraîner convenablement. Je ne dis pas qu'il faudrait nous inonder de réunions comme en hiver, mais quelques séances ne seraient pas pour nous déplaire.

TRISTAN BERNARD.

Romain Coolus.

Le délicat et spirituel auteur dramatique, Romain Coolus, qui triomphe encore en ce moment aux Bouffes-Parisiens, avec la *Cote d'Amour*, est un fervent admirateur du noble art :

A mon avis, la saison de boxe devrait se prolonger jusqu'au Grand Prix. En avril, mai et juin, on devrait, comme en Amérique, organiser des réunions en plein air. L'atmosphère surchauffée et enfumée des salles closes est un inconvénient grave qu'il faut bien subir l'hiver ; mais, le printemps venu, pourquoi ne pas donner au « noble art » un cadre sportif approprié ? Les expériences antérieures ne prouvent rien ; elles sont venues trop tôt, chez un peuple trop jeune encore en ces matières — et d'ailleurs elles n'offraient rien de bien passionnant. C'est un essai à recommencer.

ROMAIN COOLUS.

Théodore Vienne.

M. Théodore Vienne, directeur du Wonderland français, s'oppose à une saison de boxe estivale.

1° La *Saison* s'explique pour la Boxe, comme pour le Théâtre, par la majeure des raisons, c'est que le public, *tout le public*, recherche exclusivement, en été, des plaisirs différents de ceux qu'il goûte durant l'hiver. Il y a là, à mon sens, une constatation tellement évidente qu'il n'y a même pas lieu d'essayer de réformer cet état de choses, parfaitement logique d'ailleurs.

Et pour nous-mêmes, enragés de la Boxe ? ne trouvez-vous pas qu'une détente est nécessaire à nos nerfs surexcités durant 8 ou 9 mois, si nous ne voulons connaître la satiété et la lassitude qui s'en suivrait ,

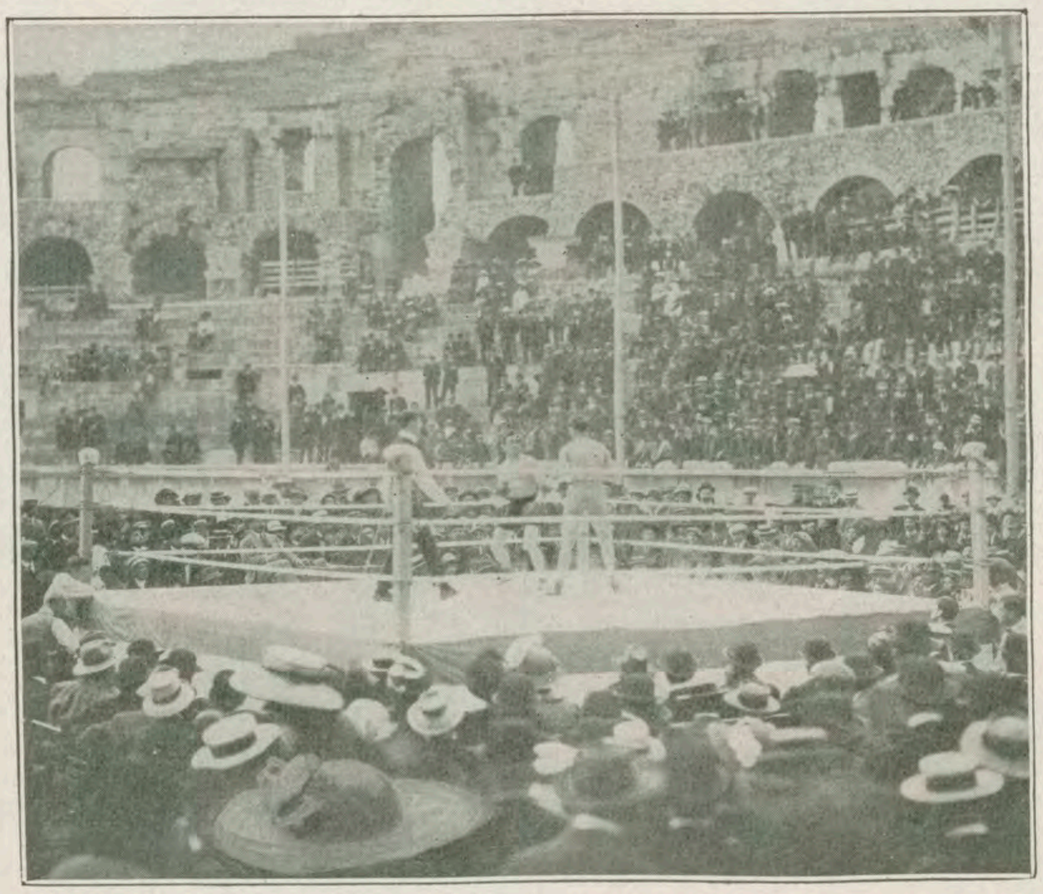
THÉODORE VIENNE.

Victor Breyer.

Notre confrère, Victor Breyer, qui fut l'un des artisans les plus sincères et les plus compétents de l'introduction de la boxe en France, n'est pas partisan de la boxe en été :

Sans doute, rien n'empêche de faire des matches de boxe en été aussi bien qu'en hiver. Nulle raison pour que des réunions pugilistiques données en plein air, dans un cadre convenable, offrent moins d'attrait que celles organisées actuellement dans des salles.

Par conséquent, hiver *ou* été me conviennent, en principe, aussi bien l'un que l'autre. Mais pas hiver *et* été. Il est, en effet, bien certain qu'en boxe, comme dans tous les autres genres de spectacles, on arriverait rapidement à la lassitude, si on ne donnait au public, comme aux organisateurs et aux boxeurs, l'occasion de faire chaque année une sorte de trêve, de souffler eux-mêmes ou de laisser souffler les autres. De là, à mon sens, est venue la nécessité d'établir, avec des limites purement conventionnelles, cela va de soi, une saison de boxe. Elle commence à peu près avec les mauvais jours, et se termine au début de la période estivale. Maintenant



UN COMBAT EN PLEIN AIR

Audouy rencontre Battling Lacroix, aux Arênes de Nîmes. Marthuin arbitre le combat.

que chez nous, comme partout ailleurs (car les matches de plein air, que vous citez en Amérique, ne constituent que des exceptions), tout le monde en a pris l'habitude, croyez-vous vraiment qu'il y ait un intérêt réel à modifier cet état de choses ?

Emile Maitrot.

Le professeur connu, l'impeccable arbitre Emile Maitrot, est partisan des combats en été :

Les réunions estivales ne peuvent qu'être excellentes pour les boxeurs, à qui elles permettraient de rester entraînés pendant toute l'année et de vivre d'une profession honorable, sans aller chercher leur gagne-pain dans des métiers souvent peu profitables pour l'escrime du poing. De plus, les endroits où se disputeraient les rencontres étant vastes, on pourrait établir un tarif extrêmement réduit pour quelques places, et par cela même certaines classes de la société, qui ne peuvent apprécier ce sport cher, prendraient goût au spectacle de courage et d'énergie donné par les combattants.

Dan Mac Ketricke.

Le manager de Joe Jeannette, Willie Lewis et Jack Denning, Dan Mac Ketricke, notre confrère de l'*Evening World* de New-York, est un partisan convaincu des combats de boxe en plein air qui permettraient, selon lui, aux pugilistes de fournir des matches encore plus beaux sans avoir besoin de recourir aux ballons d'oxygène.

Le public serait plus nombreux que dans les salles fermées, et partant la boxe accomplirait des progrès considérables auprès des personnes qui s'en sont désintéressées jusqu'ici.

Le Dr Francis Heckel.

Notre collaborateur, le Dr Francis Heckel, estime qu'il ne devrait pas exister de morte saison pour les boxeurs, et que comme pour le sport cycliste, la boxe devrait avoir ses réunions d'hiver, comme ses réunions d'été.

Une saison de boxe estivale aurait un succès considérable auprès du public parisien. Il faudrait organiser des réunions à tarif populaire, le dimanche après-midi ; il serait facile de trouver tout près de Paris ou à Paris même, des établissements de plein air bien appropriés comme Majic City, Buffalo et surtout le Parc des Princes.

Ces séances en plein air offriraient des avantages multiples je vais vous en citer quelques-uns.

1° Les boxeurs se trouveraient dans de parfaites conditions d'hygiène, ils seraient en possession de tous leurs moyens physiques, beaucoup plus que quand ils se battent dans une salle surchauffée et obscurcie par la fumée de tabac. Dans les matches très durs, les soigneurs, pendant les repos, font respirer des ballons d'oxygène à leurs hommes ne croyez-vous pas que ceux-ci préféreraient respirer de l'oxygène naturel ?

2° Les boxeurs bénéficieraient d'une très grande lumière. Dans les matches que nous voyons se disputer à Paris, bien que l'organisation soit en général parfaite, la lumière électrique a des papillottements qui fatiguent les combattants.

3° Les petits boxeurs n'ayant plus de morte saison pourraient abandonner les métiers bizarres, fatiguants et presque toujours déplorables pour l'entraînement, qu'ils sont obligés d'exécuter pour vivre.

4° Le côté sportif et hygiénique de la boxe s'imposerait plus nettement encore, et ces combats en plein air seraient les meilleurs arguments à offrir aux détracteurs du noble sport (car il y en a encore).

Dr FRANCIS HECKEL

André de Fouquières

M. André de Fouquières, le plus sportsman des mondains et le plus mondain des sportsmen, considère que la boxe en plein air serait excellente :

Le sport de la boxe serait un agent de développement physique plus admirable encore s'il avait lieu en plein air pendant les saisons estivales.

De l'air !... de l'air ! voilà le secret de l'hygiène et de la salubrité !

ANDRÉ DE FOUQUIÈRES.

Fernand Charron.

L'éclectique sportsman, qu'est Fernand Charron, est un partisan convaincu d'une saison de boxe estivale.

Si je suis d'avis de prolonger la saison de boxe et d'organiser des combats en été ? Mais certainement. Tout le monde s'en trouverait bien, spectateurs, boxeurs et organisateurs. Les rencontres en plein air ont un caractère plus sportif que celles qui se disputent dans des salles fermées. La mise en scène n'est pas la même, le cadre est plus sincère, plus net, la fumée n'offre plus le même inconvénient pour les boxeurs, J'insiste sur ce point car il est capital : on devrait interdir de fumer dans les réunions de boxe, vous pensez bien que quand un des adversaires est en difficulté, quand il a reçu un coup dur et qu'il lui faut de l'air, l'atmosphère lourde et saturée de tabac n'est pas faite pour le réconforter. C'est comme si, pour remettre de ses fatigues un cycliste qui vient de fournir un violent effort, vous lui faisiez boire une bouteille d'eau de Seine !

Donc, soyez certains que les rencontres organisées cet été en plein air, à Paris, sur les plages ou dans les villes d'eau remporteront le plus vif succès. D'ailleurs, un essai va être tenté à Deauville pendant la grande semaine, des matches intéressants seront disputés sur le champ de courses.

Pour finir je vous dirai que dans les centres d'entraînement à Maisons-Laffitte, à Chantilly les matches de boxe se donnent toute l'année et plusieurs fois par semaine. Personne ne s'en plaint, au contraire.

F. CHARRON.

Louis de Ponthieu.

Louis de Ponthieu, qui a battu dernièrement à Paris Driver Windebank, revient d'une tournée triomphale en Amérique, faite en compagnie de son dévoué professeur Frank Erne. Il est persuadé que des combats de plein air intéresseraient beaucoup le public.

Je suis absolument partisan d'organiser des rencontres de boxe en été. En Californie, des matches sont fréquemment disputés en plein air, le matin. Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose aux environs de Paris, à Saint-Cloud par exemple, avec cette différence toutefois que ces combats se disputeraient l'après-midi.

Ce serait une excellente occasion d'éduquer le public en le forçant à s'intéresser aux combats de poids légers, car jusqu'à présent, seuls les welter, les poids moyens ou lourds ont la faveur. De plus, les photographes et les maisons de cinématographie y trouveraient leur compte,

Au point de vue de l'entraînement, ce serait une excellente chose pour les pugilistes qui seraient ainsi toujours en forme.

Avec des rencontres bien organisées avec les boxeurs américains qui viendraient certainement, comme en hiver, je suis sûr que les organisateurs feraient des recettes énormes.

LOUIS DE PONTHIEU.

Charles Ledoux.

L'excellent champion poids coq, Charles Ledoux, le vainqueur de Joë Bowker, n'est pas partisan d'une saison de boxe estivale :

Je ne suis pas partisan des combats de boxe en été ; tout à fait par exception, j'accepterais un grand combat entre deux hommes très connus, mais un ou deux au grand maximum.

Les rencontres pourraient se disputer, soit à Buffalo, soit dans un endroit aux portes de Paris...

En tout cas, je crois que les combats d'été feraient du tort aux réunions de l'hiver, les sportsmen, lassés de toutes les rencontres continuelles, préféreraient certainement aller au concert.

Pour les boxeurs, j'estime que ce serait une mauvaise chose, d'abord parce qu'ils seraient moins payés et surtout parce qu'ils se surentraîneraient ; je crois, en effet, qu'un repos de deux mois par an, est nécessaire à tout combattant.

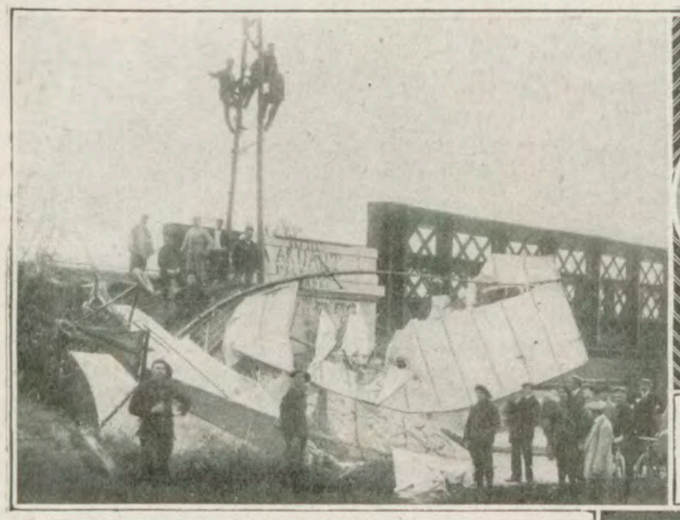
Donc, pas de combat l'été.

CHARLES LEDOUX.

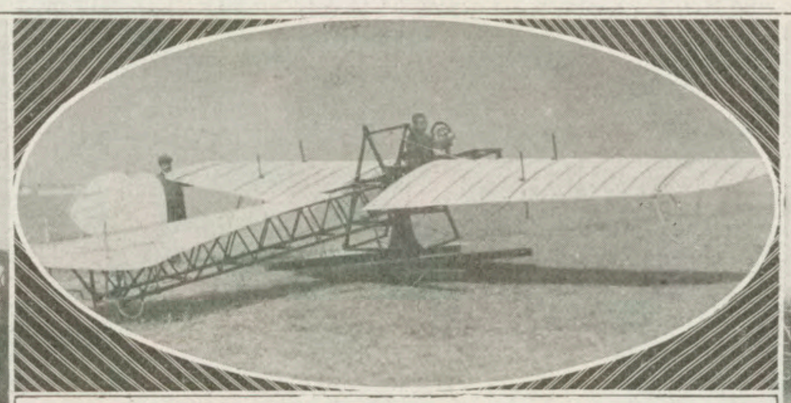
L'accord n'est pas complet, on le voit, mais il semble qu'une importante majorité se déclare nettement en faveur des combats en été. Espérons qu'ils triompheront et que nous assisterons bientôt à de très grands matches — condition essentielle — en plein air.

JACQUES MORTANE.

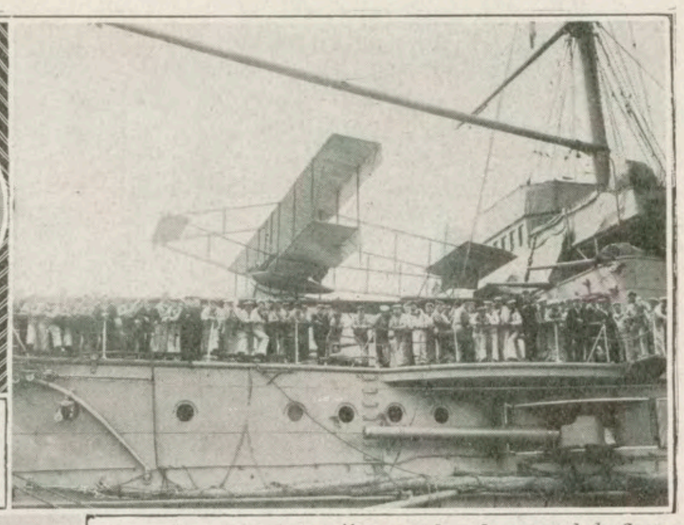
LE BLOC-NOTES DE LA SEMAINE



Photographie de l'appareil du comte de Robillard, après la chute terrible qui causa la mort de l'infortuné sportsman, le 4 mai, à Nice.



Appareil reposant sur un solide support et qui permet aux apprentis aviateurs d'apprendre à actionner les commandes d'un monoplan.



La semaine dernière, pendant la revue de la flotte anglaise, à Weymouth, il a été procédé à des expériences d'hydro-aéroplane, en présence du roi d'Angleterre.

A Pau, les généraux Duchesne et Isnart visitent l'aérodrome de la Compagnie Aérienne en compagnie du directeur, M. Belin.

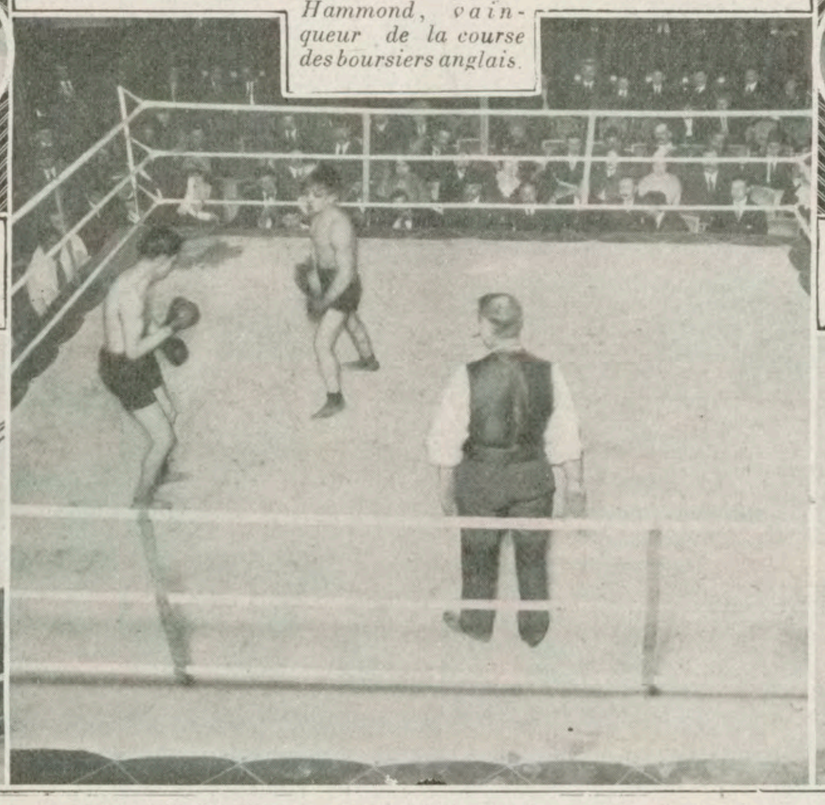
Le lutteur roumain Femeli qui eut raison de tous ses adversaires

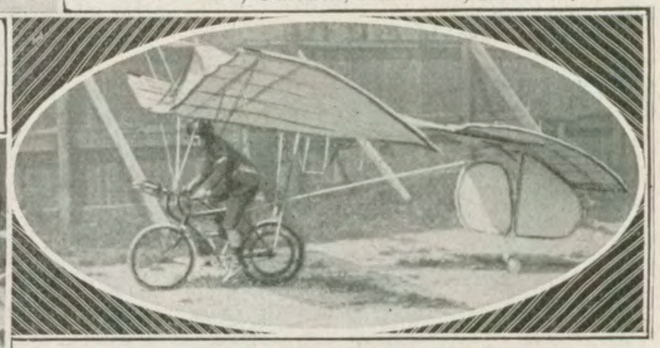
Le célèbre boxeur Johnny Coulon, est un fervent du base-ball

Un groupe d'aviateurs, à Pau : de g. à dr. : MM. van Parat, Canal, Résio, Miss Lottie Brandon, MM. Casabella, Faidit, Jungmeister, Garnier, Baussens, Bonnier.

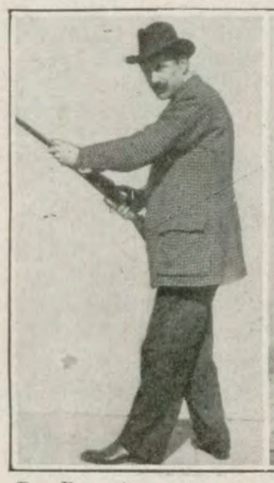
L'aviateur Oliveres s'apprête à s'envoler au-dessus de Nice, emmenant, comme passager, le prince Henri de Bourbon.

Hammond, vainqueur de la course des boursiers anglais.





Le plus jeune aviateur du monde : Clément Marchand, âgé de dix ans et demi ; il pilote une aviette de son invention,



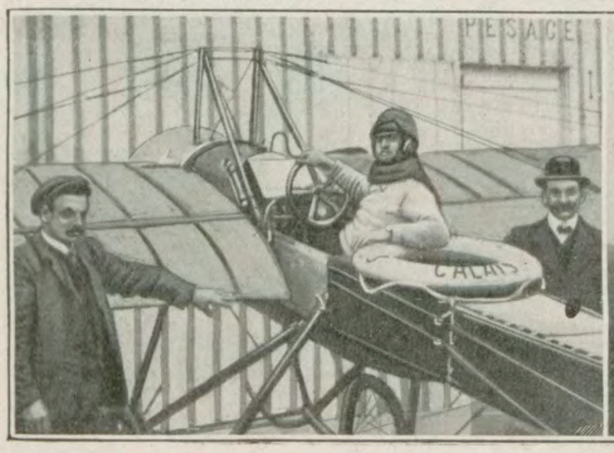
P. Brustier, vice-président du tir aux pigeons d'Arcachon.

L'aviateur Ewen, qui a effectué, sur son Deperdussin, la traversée de la Manche, de Calais à Douvres.

Le 11 mai, Dastillon a battu Criqui, aux points. Cette rencontre avait été annoncée comme comptant pour le championnat de France des poids mouches. Mais Dastillon ne put faire le poids 50 kg. 800.

Le matin, on rencontre, au Bois de Boulogne, notre collaborateur, André Beaumont, faisant de la mécanothérapie.

M. de Montbron, âgé de 82 ans, gagnant du Prix des Clématites, à Arcachon.



L'aviateur italien Nardini, contre lequel il avait été décerné un arrêt d'expulsion, s'est rendu, sur son Deperdussin, d'Issy-les-Moulineaux à Brookland, passant la Manche à Calais.

M. Allan H. Muhr initie son jeune fils (3 ans et demi) aux premiers principes du jeu de passe.

Gobert et Germot qui ont remporté le championnat Olympique double de tennis.

Le "Combat de boxe", du sculpteur Gairaud, au Salon des Humoristes est très remarqué des visiteurs.

Le 12 mai, s'est disputée la journée des fondateurs dans le bassin de Courbevoie. Notre photographie représente le huit de la Société Nautique de la Marne, vainqueur du Challenge Doyen.

HIPPISME

Le cas de Sweeper II

Comment il est incapable de courir en France.

Les couleurs de M. H. B. Duryea, qui commencent à être bien connues sur nos hippodromes, viennent de triompher récemment à Newmarket, dans les Deux mille Guinées, avec Sweeper II. Or, ce représentant, bien qu'il soit né en France, est incapable de courir dans notre pays. Nous allons expliquer les raisons de cette interdiction.

Le cas de Sweeper II se rattache à la question de la nationalité des chevaux pur sang. Pour qu'un pur sang soit considéré comme français, il faut, non seulement qu'il soit né en France, mais encore qu'il y ait été élevé jusqu'au 1er juin de l'année qui suit celle de sa naisssance.

Le choix de ces conditions a été fait dans un esprit très large : en effet, une poulinière anglaise, saillie par un étalon anglais, peut être importée quelques jours avant la mise bas ; son produit sera français pourvu qu'il ne quitte pas notre sol avant un délai de quatorze à seize mois.

Il eut été ridicule de se baser uniquement sur le fait de la naissance. En voici l'exemple : il arrive souvent qu'une poulinière étrangère, saillie dans son pays, vient en France pour être présentée, après la mise bas, à un étalon fonctionnant dans nos régions. Le produit, qu'elle a mis au monde, au cours de ce déplacement repart avec elle quelques jours après : peut-on dire qu'il est français et l'admettre à disputer nos épreuves au même titre que les produits de notre élevage ?

Notons cette expression « les produits de notre élevage » ; elle est venue tout naturellement sous ma plume et est d'ailleurs couramment employée. Elle signifie que les chevaux ainsi qualifiés ne sont pas seulement nés en France, mais qu'ils se sont imprégnés de l'influence du sol, de l'action du climat, de tous les éléments qui constituent la qualité de notre élevage national.

Une autre règle impose à tous les chevaux qui quittent la France avant d'avoir couru l'obligation d'être identifiés avant leur départ. Dans ce but, un certificat délivré par un vétérinaire diplômé en France et approuvé par le propriétaire ou par son mandataire, doit être déposé, au moins trois jours francs avant la sortie de France, au Secrétariat de l'une des deux sociétés-mères. Ce certificat doit indiquer le lieu de destination et relater le nom, l'origine, l'âge, le sexe, la robe du cheval ainsi que les marques distinctives naturelles ou accidentelles qu'il peut présenter.

Le cheval, qui est exporté avant d'avoir couru sans qu'il soit fourni pour lui un semblable certificat, devient incapable de courir partout où le Code des courses est en vigueur.

Il semble inutile d'insister sur l'importance et sur la nécessité de cette prescription, qui est destinée à parer au danger des substitutions. Si elle n'existait pas, rien ne serait plus facile d'importer, après sortie, un autre produit dont le signalement répondrait aux données succinctes du certificat d'origine du produit exporté.

En résumé, trois cas peuvent se présenter :

Le cheval qui, après production du certificat, quitte la France avant le 1er juin de l'année qui suit celle de sa naissance, devient un cheval étranger : il est admis à courir, chez nous, dans les courses ouvertes aux chevaux nés et élevés hors de France.

Celui qui, après production du certificat, quitte la France avant d'avoir couru mais après le 1er juin de l'année qui suit celle de sa naissance, conserve sa qualification de cheval né et élevé en France.

Celui qui, sans production de certificat, quitte la France avant d'avoir couru, est disqualifié : il devient incapable de courir dans notre pays.

C'est dans cette dernière catégorie que rentre le cas de Sweeper II : certes nous pouvons regretter cet incident qui prive nos grandes épreuves d'un concurrent intéressant, mais nous sommes forcés de reconnaître que la seule raison d'être d'une règle est de ne pas plier devant les circonstances ; ce sont celles-ci qui doivent plier devant elle.

Au point de vue des origines, Sweeper II est d'ailleurs presque uniquement anglais. Sa mère Ravello II, est née en Angleterre d'un gagnant du Derby, Sir Hugo, et d'une fille d'Uncas ; son père, Broomstick, est bien né en Amérique ; mais la mère de Broomstick, Elf, est née en Angleterre ; seul le père de Broomstick, Ben Brush, est d'origine américaine mais avec beaucoup d'éléments anglais. Sur les 32 ancêtres qui composent la cinquième génération du pedigree de Sweeper II, il y en a 29 qui sont nés en Angleterre.

René Riondet.

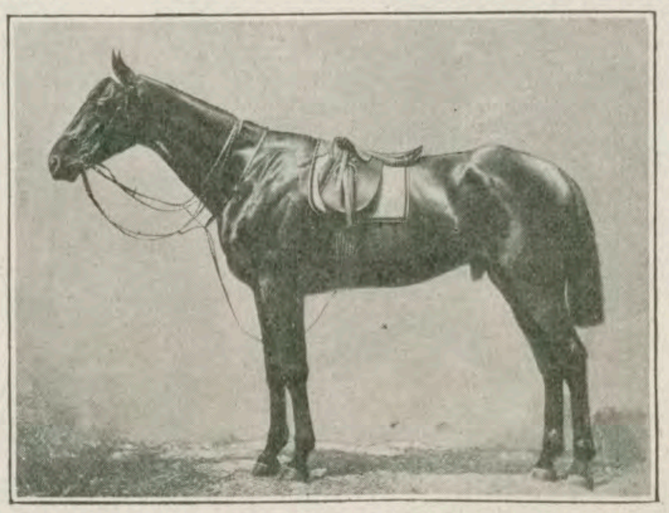
Le Derby d'Epsom[1]

La victoire de Gladiateur dans le Derby d'Epsom.

[M. de Saint-Georges vient de publier un ouvrage très documenté, les *Courses de Chevaux*, où les sportsmen puiseront tous les renseignements susceptibles de les intéresser. Nous en extrayons le passage suivant sur Gladiateur, le seul cheval français qui ait gagné le Derby d'Epsom.]

Le Derby d'Epsom n'a été gagné qu'une fois par un cheval français, l'illustre Gladiateur dont la victoire attendue, escomptée, causa de la stupeur dans le Royaume-Uni. Il battait de deux longueurs Christmas-Carol et vingt-sept concurrents. Une gravure, mille fois reproduite, représente le Tattenham Corner ; on voit les couleurs du comte de Lagrange, casaque bleue, manches rouges, toque rouge, au milieu du lot nombreux, au moment où son jockey, Grimshaw, cherche en vain à se faire jour. La légende prétend qu'un complot aurait été ourdi pour empêcher le fils de Monarque et Miss Gladiator de passer. Il y avait à cela le double intérêt de faire battre un favori et d'empêcher de gagner un cheval français, alors que le chauvinisme sportif, déjà très grand, avait été humilié l'année précédente, en France, par la défaite qui avait été infligée dans le Grand Prix de Paris à Blair Athol, vainqueur du Derby anglais, et que l'on croyait devoir jouer avec Vermout, Bois Roussel et Fille de l'Air.

Toujours est-il que les partisans de Gladiateur désespéraient de voir le cheval surgir du peloton, quand, à deux cents mètres du but, il parvint à passer en dehors,



GLADIATEUR

à cinquante mètres du poteau d'arrivée, Christmas-Carol et Elham luttaient seuls pour la première place, lorsque Grimshaw amena son cheval dans des foulées gigantesques, d'une telle puissance, d'une telle envolée que les deux chevaux qui le précédaient parurent rester sur place. Jamais stupéfaction plus grande ne fut ressentie à l'arrivée d'une course. Gladiateur put passer le poteau avec deux longueurs d'avance. Sans incident, il y en eût eu dix. Les Anglais semblèrent d'abord ne pas se rendre à l'évidence. Les hurrahs frénétiques, qui saluent d'ordinaire cette victoire, n'éclatèrent pas. La police dut protéger Gladiateur et son jockey, derrière des rangs serrés de policemen qui avaient reçu des ordres en prévision de l'événement.

Mais du côté des sportsmen de la haute société, ce fut pour le comte de Lagrange l'heure d'un inoubliable triomphe. J'étais enfant ; j'ai pourtant le souvenir très présent du retentissement de cette victoire en France ; des sportsmen arrivèrent dans ma famille en poussant des exclamations qui avaient tout l'air d'acclamations : « Gladiateur a gagné ! » La joie était d'autant plus grande chez certains des arrivants que parmi eux, des intimes de M. de Lagrange avaient pu prendre Gladiateur à 100 contre 1 dans le Derby anglais, lorsque le poulain n'avait encore qu'un an. L'un d'eux gagnait 150.000 francs, ayant mis 1.500 francs au jeu. Puis grands et petits partirent pour les boulevards : Paris illuminait. Aux fenêtres, les couleurs bleu et rouge du vainqueur apparaissaient.

Le Jockey-Club pavoisa ; l'on s'arracha des foulards qu'un industriel prévoyant avait fait imprimer d'avance et sur lequel cheval, propriétaire et jockey étaient représentés. Toute l'année le bleu et le rouge s'imposèrent à la mode. Isabelle, la fameuse bouquetière du Jockey Club, fut vouée au bleu et au rouge. Il n'est pas d'aussi grande, ni d'aussi retentissante victoire dans l'histoire du turf.

Le prix s'éleva à 170.625 francs. On dit que le comte de Lagrange gagna une somme de 3 millions en paris, et qu'il la rapporta lui-même en bank-notes dans un immense sac de voyage. Il y a, probablement, quelque exagération ; néanmoins, la somme qu'il réalisa fut considérable.

Saint-Georges.

(1) Les *Courses de Chevaux*, par Saint-Georges, librairie Pierre Lafitte et Cie.

Après le Prix Greffulhe

Les grandes épreuves de la semaine ont donné des résultats imprévus.

Chaque semaine apporte sa désillusion. Le lot des candidats possibles au Derby et au Grand Prix s'égrène de plus en plus : et rien ne surgit qui puisse remplacer même provisoirement les idoles disparues.

Le prix Citronelle en a vu s'effondrer deux : Shannon et Bugler. Tous les deux ont échoué très radicalement contre Oui Dà, Martial III et Montrose II. mais Bugler plus radicalement que Shannon ; une légère réserve s'impose en faveur de ce dernier : victime d'un accident le soir même de sa victoire dans le prix Lagrange, mis évidemment quelque temps au repos, il n'a peut-être pas retrouvé complètement encore la pleine possession de ses moyens. Une condamnation serait prématurée. Mais pour Bugler, on peut revenir je crois à l'opinion qu'on avait de lui avant sa très chanceuse victoire du prix Edgard de la Charme. C'est un flyer très vraisemblablement. Il a gagné à Maisons parce qu'il n'y a eu aucun train pendant la première moitié du parcours que la course s'est réduite à un déboulé de 1 000 mètres ; et c'est pour la même raison que Oui Dà a laché pied et que Dop, lui-même, s'est trouvé devant lui. Dès le premier jour on a eu le soupçon que tout cela était faux. La preuve très catégorique en a été fournie par le prix Citronelle.

Cette réhabilitation de Oui Dà ne diminue pas sensiblement Martial III, qui n'est battu que de trois quarts de longeur, difficilement, et à un écart de douze livres. Auparavant la limite de Martial III n'était pas fixée ; on pouvait à la rigueur tout attendre de lui ; et cette part d'inconnu servait évidemment son prestige ; mais sa mesure exacte, telle que nous le fournit le Prix Citronelle, est bien en somme à peu de chose près, celle qu'on envisageait précédemment, au jugé. Il reste au tout premier plan, avec Zénith II.

C'est la seconde fois qu'un poulain bénéficiant de la décharge de dix livres gagne le Prix Citronelle. Le premier a été Frère Luce qui battit Chulo, grâce à son avantage de poids. Chulo eut une période glorieuse, pendant laquelle il apparut comme un très bon cheval. C'était comme Martial III, un parvenu, un poulain que son origine ne semblait pas appeler à de si brillantes destinées et pour lequel on n'avait fait aucun grand engagement.

Un autre point intéressant du Prix Citronelle, c'est la bonne course de Montrose II. Le fils de Maintenon s'est remarquablement défendu, il n'a légèrement fléchi qu'aux cent derniers mètres. Il est donc établi que, sur des parcours un peu réduits, il reste un redoutable adversaire, et que dans la Poule d'Essai, dimanche, il sera difficile à battre.

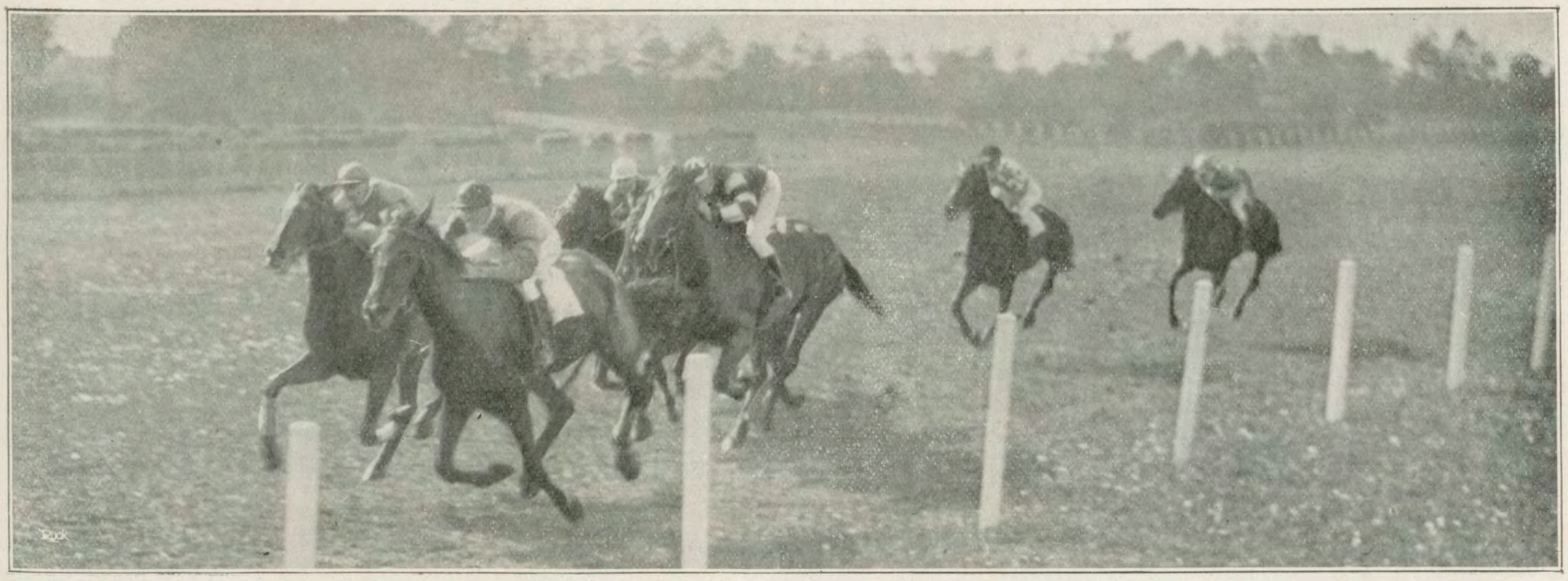
Arrivons au prix Greffulhe. Si habitué qu'on soit cette année aux surprises, on a été complètement déconcerté par la victoire de Patrick. C'est là un de ces résultats qu'il est superflu de commenter. Patrick a-t-il bénéficié de circonstances heureuses. Ou bien de la quatrième ou cinquième classe où il semblait relégué jusqu'ici, est-il passé à la troisième ou même à la seconde ? Tout cela est possible, mais sans grande importance. Ce qui a frappé surtout c'est de voir un cheval sorti tout récemment d'un prix à réclamer, battu dans un handicap avec un poids léger, gagner une poule de 70.725 francs. Wagram II dans le Handicap Optional s'était montrée inférieure d'une dizaine de livres à Dop, et elle avait succombé depuis contre Saperlipopette, qu'elle laisse cette fois derrière elle. Isord était le mois dernier, à Maisons, derrière Saint-Ange III et Bigarreau. La vérité est que les Poules de cette année et le prix Greffulhe en particulier ont été disputés par des animaux de troisième ordre qui se tiennent de très près.

Qu'un bon cheval de prix a réclamer en progrès se hausse à leur hauteur et les batte, il n'y a là rien de bien extraordinaire. Ce n'est pas pour des animaux de ce genre que les poules ont été créées.

Beaucoup plus satisfaisants ont été les résultats des courses réservées aux vétérans. Le tout a été normal. Basse Pointe a battu Templier III et Cadet Roussel III dans le prix Dollar. La course n'a pas paru très décisive en raison de divers incidents qui se sont produits dans la ligne droite, mais c'est bien la gagnante Basse Pointe que ses performances désignaient comme la meilleure du lot. De même pour Combourg, qui s'est réhabilité dans le prix du Cadran de son échec du dimanche précédent. Sa victoire sur Lahire et Manzanarès n'a fait que le remettre à son rang.

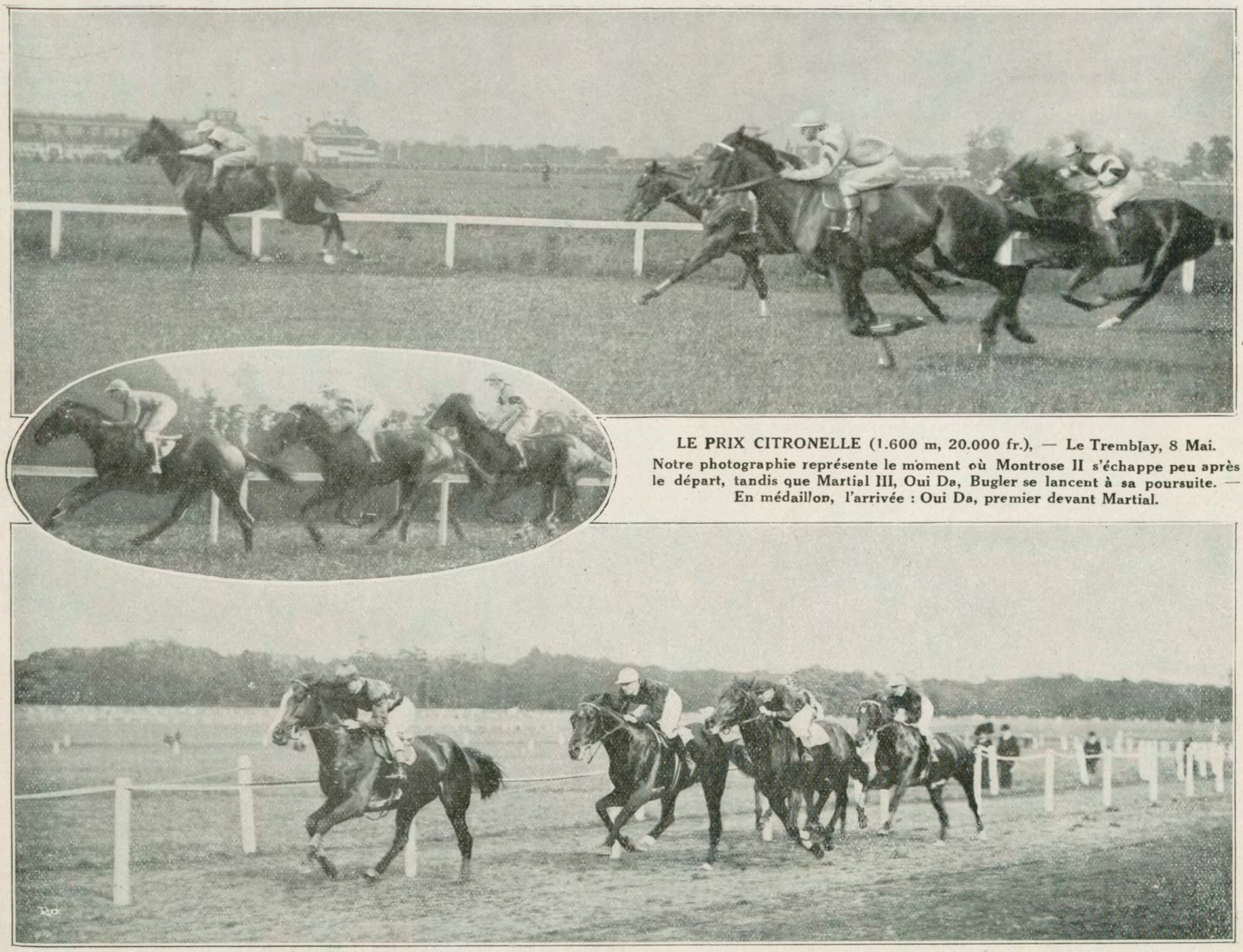
Stuart.

LE PRIX SEMENDRIA ET LE PRIX DOLLAR



LE PRIX SEMENDRIA (2.100 mètres, 20.000 francs). — Saint-Cloud, 6 Mai.

Thyta, Zanitz II et Magpie se sont élancés en tête. En face, Magpie passait au commandement, dans le tournant Kyrielle II venait très fort; la lutte s'engageait dans la ligne droite entre Kyrielle II et Floraison; celle-ci s'assurait l'avantage par une longueur.



LE PRIX CITRONELLE (1.600 m, 20.000 fr.), — Le Tremblay, 8 Mai.

Notre photographie représente le moment où Montrose II s'échappe peu après le départ, tandis que Martial III, Oui Da, Bugler se lancent à sa poursuite. — En médaillon, l'arrivée : Oui Da, premier devant Martial.

PRIX DOLLAR (2.200 mètres, 25.000 francs). — Longchamp, 9 Mai,

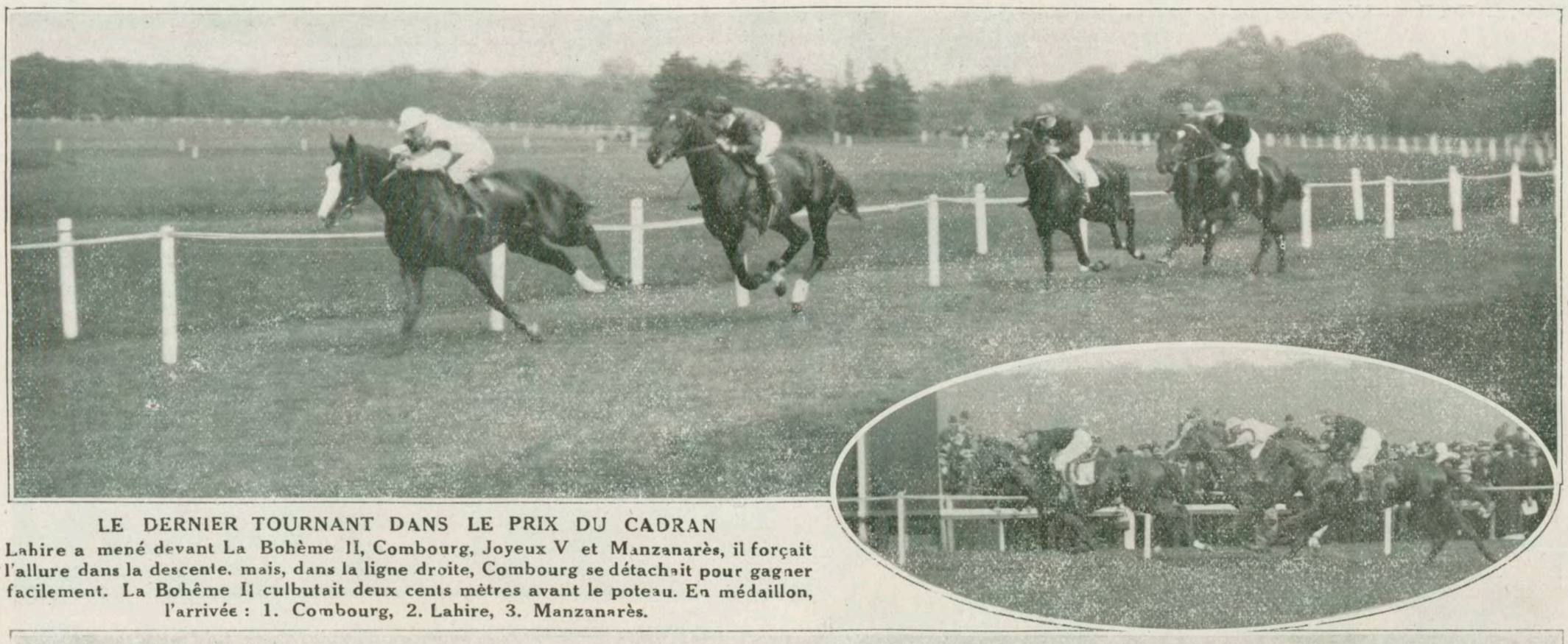
Templier III est parti devant Basse Pointe Cadet Roussel III, Sarrasin et Kellermann ; dans la ligne droite, Cadet Roussel III et Basse Pointe venaient attaquer Templier III. Basse Pointe l'emportait finalement d'une tête sur le cheval de M. A. Pellerin; Cadet Roussel III, troisième à une courte tête.

LE PRIX DU CADRAN ET LE PRIX GREFFULHE

Lahire Combourg La Bohème II Joyeux V Manzanarès

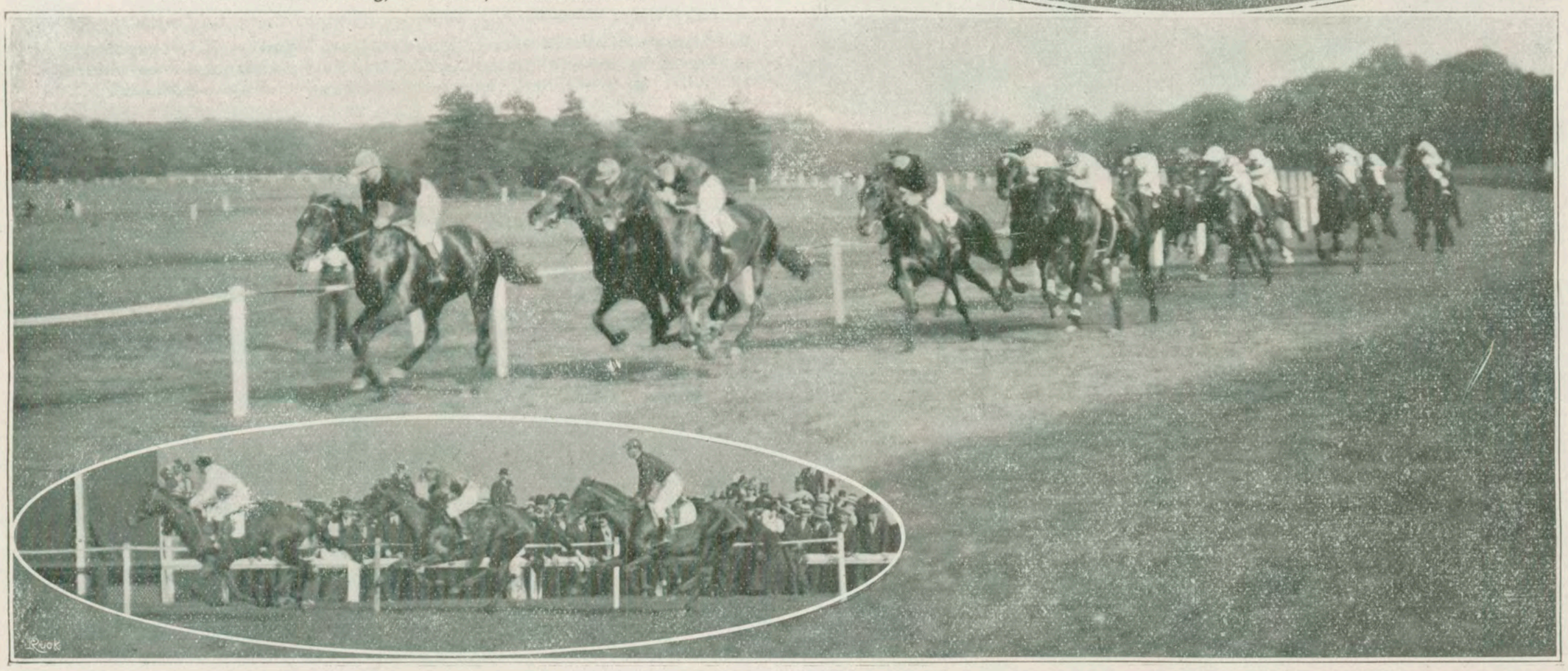
LE PRIX DU CADRAN (4.200 mètres, 30.000 francs). — Longchamp, 12 mai.

Combourg, qui dans le Biennal, disputé le 5 mai, manquait visiblement d'un galop, a enlevé très facilement le Prix du Cadran. Childs a dû le retenir jusqu'à l'entrée de la ligne droite. A ce moment, il lui rendait la main et aussitôt le cheval de M. Jay Gould venait attaquer Lahire et le battait de trois quarts de longueur.



LE DERNIER TOURNANT DANS LE PRIX DU CADRAN

Lahire a mené devant La Bohème II, Combourg, Joyeux V et Manzanarès, il forçait l'allure dans la descente, mais, dans la ligne droite, Combourg se détachait pour gagner facilement. La Bohême II culbutait deux cents mètres avant le poteau. En médaillon, l'arrivée : 1. Combourg, 2. Lahire, 3. Manzanarès.



LE PRIX GREFFULHE (Poule des produits, 2.100 mètres 30.000 francs.) — Longchamp, 12 mai.

Wagram II, Radial, Agenda et Saperlipopette sont partis en tête. Dans la descente, Radial passait devant. Dans les tournants, Patrick et Isard venaient très fort. Patrick se détachait dans la ligne droite et gagnait d'une longueur devant Wagram II et Isard. (De gauche a droite.) Radial, Wagram II, Agenda, Adieu, Gaillarde, Moissonneur, Patrick, Ultimatum. En médaillon l'arrivée.

La vie d'un champion du ring

PAR JIM J. JEFFRIES, ancien champion du monde de boxe (1)
DESSINS DE ROBERT EDGREN

Le boxeur anglais que je rencontrai ensuite fut Arthur Morris. Arthur était maçon. On racontait des histoires terribles sur sa force. Il avait mis knock-out plusieurs boxeurs, qui en avaient knock-outé un autre qui avait combattu Harlen Coffee Cooler, ou qui avait été matché contre le Coffee Cooler ou quelque chose comme cela — et il avait tenu quatre rounds devant le mystérieux Billy Smith. En somme, Arthur avait de la réputation et il semblait assez grand pour faire quelque chose de bien. On disait qu'il nettoyait toujours son homme d'un seul coup de poing.

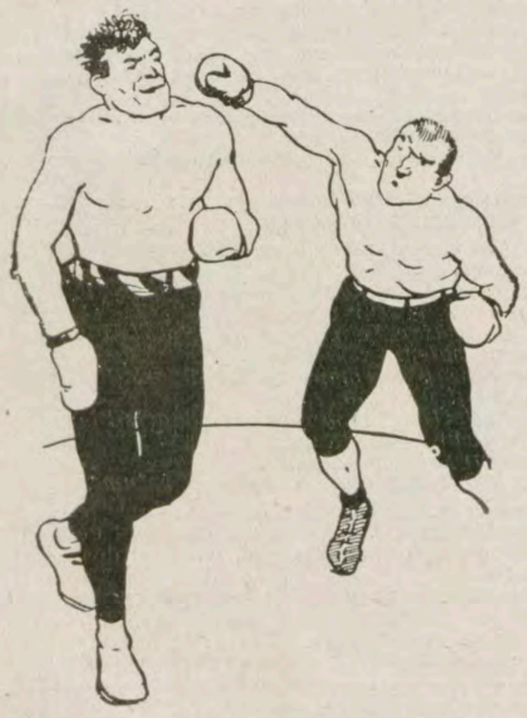
Arthur monta sur le ring et commença à saluer à gauche et à droite, pendant que les Anglais l'acclamaient, comme si c'eût été lui le champion. C'était un garçon poli que cet Arthur; il ne s'arrêta de saluer que quand la cloche sonna.

Aussitôt que nous fûmes en face l'un de l'autre, Morris m'envoya un swing; je me contentai de rejeter la tête en arrière d'une couple de pouces et il passa à côté. Alors je marchai sur lui sans baguenauder et je fis une ou deux feintes. Il se cacha la tête dans ses bras et recula. Je me mis à me promener au milieu du ring, en l'attendant. Je n'avais pas l'intention de frapper sur une coquille. Je lui donnai tout le temps de s'ouvrir.

La première fois que je fis une autre feinte, il recommença à se cacher et à s'enfuir. Je laissai tomber mes mains et me retournai à moitié, ne voulant pas frapper un homme qui avait peur de se battre, quand, tout à coup, il se découvrit et me porta un coup à la mâchoire. J'eus juste le temps de jeter ma tête en arrière, de sorte que le coup ne fit que m'effleurer. Cela me rendit furieux de voir un adversaire chercher à porter des coups en traître.

Au round suivant, je lui donnai une autre chance : je fis des feintes, jusqu'à ce qu'il ait rompu dans les cordes. Alors, je laissai tomber mes mains, et me retournai pour revenir au milieu du ring. Comme un éclair, il me décocha un autre swing. Mais, cette fois, c'était précisément ce que j'attendais. Je bloquai avec le gauche et lui envoyai mon droit au corps.

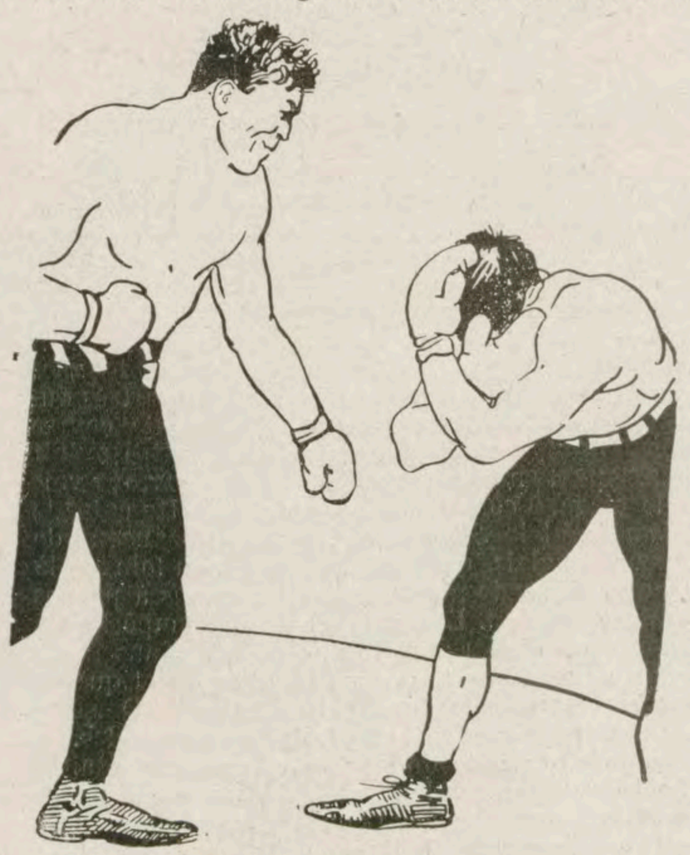
Il se plia en deux, comme un canif qu'on ferme et vint en clinch. Il ne voulait plus s'en aller. Alors je lui détachai les mains et je le repoussai dans les cordes. Il bondit et me porta une couple de swings furieux. Tout ce qu'il obtint en retour, fut un bon gauche dans les côtes qui l'envoya à travers les cordes et le renversa sur le dos; je le tirai au milieu du ring et l'aidai à se remettre sur les pieds. Mais avant que j'eusse baissé les mains, il sauta sur moi,



JE JETAI LA TÊTE EN ARRIÈRE...

essayant encore de me porter un coup déloyal. Un autre coup envoya Arthur dans les cordes et la cloche sonna. Cette fois encore, j'appelai Jack pour une couple de rounds, afin que le public en ait pour son argent. Je ne me souciai pas de mettre le maçon knock-out, quoiqu'il eut essayé de me faire des « coups de vaches » chaque fois que je baissais les mains pour lui donner l'occasion d'une entrée.

Ce fut à peu près à cette époque que je visitai le National Sporting Club, le plus ancien et le plus connu de tous les clubs de boxe d'Angleterre, pour cette raison que la liste des membres en est tout à fait choisie. L'hôtel lui-même a été construit il y a près de trois siècles et il a une vieille histoire. C'est une ancienne construction, avec un petit théâtre, où se donnent les séances de boxe et de nombreuses pièces tout autour pour luncher et se reposer. L'escalier est ce dont les membres du club sont le plus fiers, car il provient de la vieille frégate la *Britannia* qui portait le pavillon de l'amiral Russell à la bataille de la Hogue en 1692. La salle du café



IL SE CACHA LA TÊTE DANS SES BRAS.

est ornée de portraits d'anciens boxeurs et de vieilles estampes sportives.

Le N. S. C. actuel ouvrit ses portes en 1891, en sorte qu'il n'est pas très vieux, comparativement à l'immeuble qu'il occupe. Mais c'est un club fameux, Peter Jackson, Slavin, Lavigne, Burge Palmer, Plimmer et des centaines d'autres boxeurs réputés se sont rencontrés là. J'y trouvai M. Battinson, le manager du club, qui me reçut de la façon la plus charmante. M. Battinson fut autrefois lui-même boxeur amateur et il porte plus de traces du ring que la moyenne des professionnels.

Le président est Lord Lonsdale, l'homme le plus enthousiaste certainement pour la boxe de toute l'Angleterre. Le comité se recrute parmi les gens les plus titrés. La cotisation est assez lourde pour limiter le nombre des membres sans qu'on ait besoin d'avoir recours à d'autres restrictions. Tous les membres viennent aux assauts en tenue de soirée, ce qui est la coutume en Angleterre. Certainement c'est très chic. Mais je préfère le bon vieux club de Coney Island, avec sa grande arène, la foule s'entassant à travers les pistes et les costumes habillés, aussi rares que les canards dans le désert et tout le fracas qui s'entend autour du ring.

CHAPITRE XXXVI

QUELQUES SOUVENIRS DE MON PREMIER VOYAGE EN EUROPE.

Un jour, au National-Sporting-Club, je rencontrai un gentleman qui m'offrit un livre, en me disant qu'il m'intéresserait pour deux raisons : Le héros de cette histoire était, comme moi, un homme de haute taille et enragé boxeur, et il était question, dans l'histoire, du vieux Jeffreys le juge. Au premier chapitre de ces mémoires, j'ai raconté ma lointaine parenté avec Jeffreys, en expliquant comment l'orthographe de son nom avait été changée. J'ai oublié de dire que le nom du juge Jeffreys était aussi écrit quelquefois Jefferies dans les anciennes chroniques. C'est cette orthographe qu'a adoptée Victor Hugo dans l'Homme qui Rit.

Le livre en question était intitulé Loorna Doone et avait été écrit, il y a une trentaine d'années, par un nommé Blackmore. Je trouve que c'est le plus beau roman, à mon point de vue, qui ait été écrit. Le jour où l'on m'en fit cadeau, je rentrai à l'hôtel et m'installai dans un fauteuil, pour le parcourir, ne pensant pas qu'il existât un livre susceptible de m'intéresser à ce point. Je commençai le chapitre premier. Et, quoique Loorna Doone fut bien aussi gros que deux volumes ordinaires, je ne pus pas le laisser avant de l'avoir terminé. Je passai toute l'après-midi et toute la nuit à lire.

Quand nous en eûmes assez de l'Angleterre, nous partîmes pour Paris. Les Français, à cette époque, ne connaissaient rien de la boxe. Je leur paraissais un phénomène. Quand nous faisions assaut avec mon frère, chaque fois que je portais un coup à Jack ou que celui-ci me touchait, les « mangeurs de grenouilles » roulaient des yeux terribles et toute la salle retentissait de cris d'effroi. Ils croyaient que nous nous étions tués. Cela nous amusait beaucoup.

Quand nous n'étions pas occupés par des exhibitions, nous passions notre temps à visiter la ville. Une chose qui m'intéressait beaucoup, c'est un groupe de deux boxeurs grecs qui se trouve au Louvre, dans la salle des antiques. L'un d'eux a porté un coup au corps de son adversaire avec les doigts étendus ; il a la main dans le corps de l'autre qu'il a tué. On me dit que la chose arriva réellement à un championnat de boxe de l'ancienne Grèce. Le champion fut tué, mais le vainqueur fut disqualifié, pour avoir employé un coup interdit, et fut banni de Grèce. Les boxeurs n'avaient pas de gants, à cet époque, mais ils avaient les mains entourées de bandes de bronze et de plomb, et quelquefois des plaques de métal sur les doigts.

Il y avait encore une autre statue, représentant un boxeur assis. Il avait des oreilles de professionnel, le nez cassé et la figure très abîmée, en général. Il avait dû être, en son temps, un combattant énergique. Je vis aussi deux copies de statues de marbre de boxeurs, grandeur naturelle. On me dit que les originaux étaient à Rome. C'était à peu près les hommes les mieux bâtis que j'aie rencontrés, et l'on pouvait se rendre compte, même sur le marbre, qu'ils étaient en parfait état d'entraînement. Ils n'avaient pas une once de graisse à perdre.

Ce qu'il y avait de plus digne de remarque dans ces statues, c'est que leur position est juste l'inverse de notre mode actuel de garde. Ils se tenaient

JE PEUX EN AVOIR UNE PETITE COMME ÇA A NEW-YORK POUR UN DOLLAR ET DEMI.

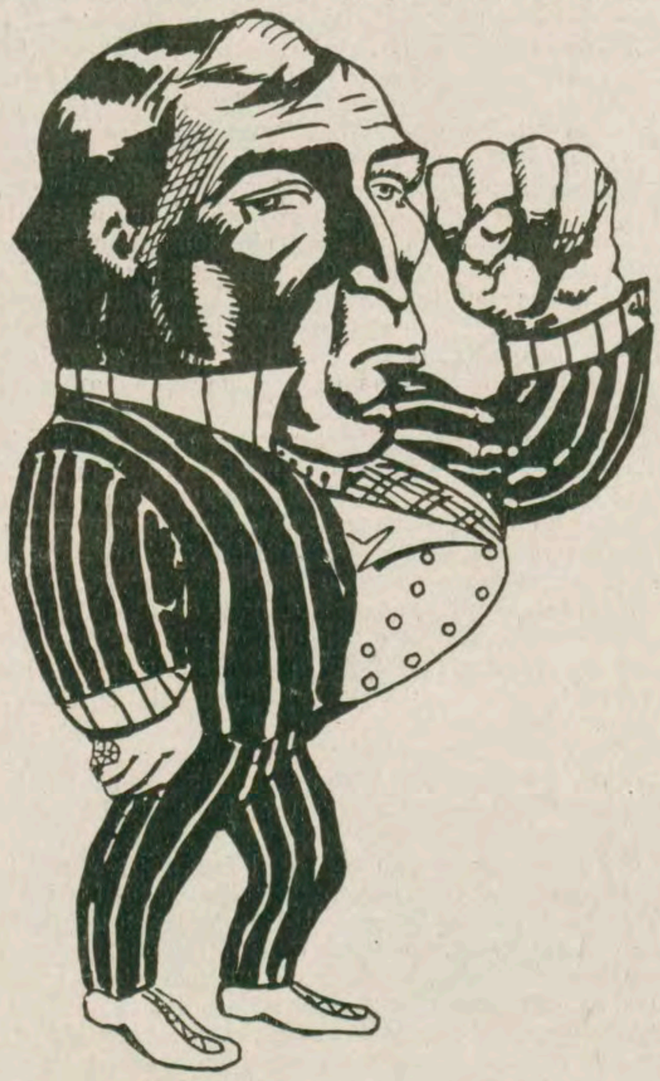
le pied droit et le bras droit en avant. Il me semble que c'est la façon naturelle pour tout homme droitier. Cela met le meilleur bras en avant, et c'est le bras en avant qui fait le plus de travail. Cela place le côté gauche en arrière, de telle sorte qu'un direct

(1) Voir la *Vie au Grand Air*, depuis le nº 696.

On trouvera à la page suivante une charade dont la solution constitue la dix-huitième réponse de notre Concours de Jeffries. Voir également à la page suivante les conditions et les prix de ce Concours.

aux côtés ne peut pas frapper au cœur, ce qui est un point intéressant dans un combat de longue durée.

Dans mon cas personnel, naturellement, c'est un peu différent, car je suis naturellement gaucher. Je combats, j'écris et je tire de la main gauche. Je combats avec le pied gauche et le bras gauche en avant, mais j'ai un grand avantage en tenant le gauche en avant, parce que c'est mon meilleur



TOM SHARKEY DIT LE " MARIN ".

bras. Le droit est presque aussi bon d'ailleurs, et très suffisant pour les coups au corps.

Je fis une étude sérieuse de toutes les statues de boxeurs que je rencontrai, car il est certain qu'aux temps de la Grèce antique, on était très compétent dans le noble art. Il y eut des championnats tous les quatre ans pendant des milliers d'années, et il y avait, entre temps, de nombreuses compétitions de moindre importance. La boxe avec le ceste était autre chose que nos combats avec des gants de quatre ou cinq onces et un champion devait être un homme remarquablement adroit. Jim Corbett et Kid Mc Coy auraient été très bien, à ce mode de combat, rapides qu'ils sont à frapper et rapides à esquiver. Je ne pense pas que j'aurais beaucoup aimé ce genre de sport. Si j'avais touché mon homme, je l'aurais sûrement tué. Je n'ai pas besoin de gants de bronze.

Je remarquai, en outre, une chose dans ce boxeur, qui me fit plaisir. Tous, ils employaient la garde basse. C'était quelque chose dans le genre de mon « crouch » qui sert à couvrir, et à protéger le corps. C'est bien regrettable qu'il n'y eut pas de cinéma à cette époque. Croyez-vous que ce serait beau, si, en enlevant quelques piliers d'un vieux temple à Athènes, on trouvait un rouleau de films reproduisant les péripéties d'un championnat de boxe en Grèce il y a quelque deux mille ans ? Nous aurions peut-être quelque chose à apprendre. Un championnat était un événement important, à cette époque. J'ai lu quelque part que les concurrents devaient s'engager un an à l'avance et prêter serment de ne pas interrompre leur entraînement pendant toute l'année. Ils s'entraînaient sous le contrôle de l'état et il ne leur était pas permis de négliger en quoi que ce soit leur travail. Un système comme celui-là ne pouvait manquer de fournir de grands athlètes.

Il y avait encore d'autres choses, du côté artistique, qui m'intéressaient à Paris. Une d'elles était cette magnifique statue du Louvre, dont vous avez vu partout des reproductions, la Vénus de Milo. Elle a les bras brisés, mais c'est néanmoins une belle œuvre.

J'ai entendu dire que mon vieil ami Tom Sharkey, visitant un jour le Louvre, remarqua la Vénus de Milo. Il cherchait justement une statue pour mettre dans le nouveau café qu'il venait d'ouvrir à New-York. Tom pensa que la Vénus ferait très bien dans un coin de la salle. Avec quelques draperies, on pourrait très bien dissimuler l'absence des bras. Il se dit que, ainsi détériorée, ce devait-être une bonne affaire, et qu'on lui céderait à bon compte. Il s'adressa à un gardien en uniforme et lui demanda où il fallait s'adresser pour acheter cette statue cassée. Le gardien parlait justement un peu anglais.

— Le gouvernement n'a pas l'intention de la vendre, dit-il à Tom.

— Je paierai l'emballage, dit Sharkey, en fouillant dans sa poche.

— Elle est estimée d'ailleurs, ajouta le gardien, un million et demi de francs.

Tom faillit tomber à la renverse. Il jeta un coup d'œil torve à la Vénus. Puis se retournant vers le gardien.

— Vous savez vous, on ne se paie pas ma tête ! Je peux en avoir une petite comme ça pour un dollar et demi à New-York quand je voudrai. Et avec les bras, encore ! ajouta-t-il.

CHAPITRE XXXVII

TOM SHARKEY ME FOURNIT 25 ROUNDS SÉRIEUX.

Ce fut moins de cinq mois après avoir gagné le championnat que j'offris sa chance à Tom Sharkey, comme je le lui avais promis. Pour me préparer au combat, je regagnai mon ancien camp où je m'étais préparé pour le combat avec Fitz Simmons. Jack était de nouveau avec moi, et Ryan et Ernest Rœber le lutteur, qui était un homme excellent pour travailler avec lui. Nous faisions de longues courses sur la route, des parties de ballon très dures et un travail très assidu. La grande course internationale pour l'*America* Cup se disputait précisément en ce moment et nous pouvions voir de la plage, à côté de notre camp, la lutte entre le *Columbia*, et le *Shamrock*. Il y avait beaucoup de boxeurs anglais qui s'entraînaient non loin de là et nous eûmes de nombreuses discussions à propos des deux yachts. La seule chose qui empêcha les discussions d'aller plus loin, c'est que, dans notre camp, nous étions tous des poids lourds et que les Anglais étaient de tout petits garçons. De sorte que nous nous contentâmes de lutter en paroles.

La date originale donnée pour le combat était le 27 octobre, mais, en lançant le ballon médecine de huit livres avec Rœber, j'eus la déveine de me fouler le coude gauche. Je laissai échapper le ballon et il me blessa à l'avant-bras. La foulure sembla d'abord peu de chose, mais bientôt, mon coude devint si douloureux, que je dus cesser entièrement de boxer et faire venir un médecin — ce fut le Dr Sayre, de New-York — pour me placer le bras dans un appareil. Brady dit à O'Rourke, le manager de Sharkey qu'il fallait reculer le combat de huit ou dix jours. O'Rourke tiqua un peu, et essaya de bluffer en réclamant le titre par défaut. Mais quand il vit que mon bras ne pouvait réellement pas fonctionner, il accepta et la lutte fut reculée au 5 novembre. Ce ne fut que le 23 octobre, que je pus retirer mes bandages et reprendre mon travail régulier d'entraînement. Ce jour là, je fis une course très dure de dix milles, couvert de

LE DÉFI DE SHARKEY.

weaters épais, je revins trempé de sueur, je me reposai un peu, pris mon lunch, et une heure après, je faisais six rounds avec Tommy Ryan à une allure de combat. Mon bras allait très bien. Ryan me poussait ferme et je lui portais des crochets du gauche sans inconvénient aucun.

Sharkey, on le pense bien, s'entraînait ferme pendant ce temps à New Dorp, Staten Island, et les journaux disaient qu'il était dans la meilleure forme de sa vie. En fait, quand je me blessai au bras, Tom offrit de combattre n'importe quel poids lourd dans le pays en m'attendant, pour se maintenir en forme. Tim' Mac Grath, Bob Armstrong et George Dixon travaillaient avec le « marin ». Il était homme à fatiguer tout son camp et à partir ensuite sur la route. Ils avaient fort à faire pour l'empêcher de se surentraîner.

Quant à moi, j'étais en bonne forme, quoique j'eusse perdu un jour de plus en me tordant un muscle du cou, dans une prise de tête de Rœber.

Ce fut un combat dont on se souviendra. Au-dessus du ring du Coney Island Athletic Club, on avait disposé un éclairage électrique spécial pour le cinéma, de sorte que ceux dont la tête était au-dessus du ring étaient comme dans le vent d'un haut fourneau. Cette fois encore c'est Siler qui arbitrait.

Sharkey entra dans le ring juste un instant avant moi. Quand j'arrivai il était déjà dans son coin, le coin du sud-ouest, celui qui portait la chance. Il me parut plus grand et plus fort que quand je l'avais rencontré à San-Francisco. Nous nous assîmes et nous nous considérâmes mutuellement jusqu'à ce que la cloche sonne. J'étais convaincu que j'allais le mettre knock-out en sept ou huit rounds.

Aussitôt le signal, je pris ma garde favorite, et je marchai sur Tom, lui portant un léger crochet. Il riposta par un furieux direct. Nous clinchâmes et Tom me repoussa brutalement, pour me montrer sa force. Je boxais avec prudence, encourageant les coups de Sharkey et les bloquant facilement. Au second round, je lui portai un coup terrible dans les côtes et il alla à terre. Il y resta huit secondes ; je pensai dès lors que ce serait bientôt fini, mais quelle erreur était la mienne ! Il se releva et se jeta sur moi si fort, que, comme je rompais, il tomba sur les mains et sur les genoux. Il se releva et m'envoya un coup du droit aux côtes qui aurait plié en deux un homme moins lourd que moi. Je me contentai de rire et ripostai par un droit, au-dessous du cœur, qui lui courba les côtes.

(A suivre.) J.-J. JEFFRIES.

Notre Concours de Jeffries[1]

QUELLE EST CETTE CHARADE ?

Une série de questions sportives sont posées à nos lecteurs : 1.700 francs de prix leur sont offerts.

Nous proposons aujourd'hui une dix-huitième énigme sportive aux lecteurs qui suivent chaque semaine notre concours de Jeffries,

En lisant attentivement le texte de notre feuilleton, ils trouveront le mot de la charade suivante :

On voit mon premier au doigt d'une femme.
Mon deux est correct. Mon tout est infâme.

Rappelons que pour prendre part à notre concours, il suffit de détacher chaque semaine le bon spécial qui se trouve dans nos pages d'annonces et de le conserver soigneusement jusqu'à la fin des Mémoires de Jeffries.

A ce moment nous ferons paraître une page spéciale sur laquelle seront réservées des cases particulières permettant de coller chaque bon, avec, en regard, un espace prévu pour la solution

Afin d'éviter les *ex-æquo*, nous avons posé la question suivante aux concurrents :

Quel sera le nombre de lecteurs qui participeront à ce concours ?

Voici la liste des 2.000 francs de prix que nous avons affectés à notre grand concours :

1er PRIX : *Un magnifique chronomètre Just, en or, avec sa chaine, valeur : 500 francs.*
2e PRIX : *Collection complète de Sports-Bibliothèque, tirage de luxe, valeur : 450 francs.*
3e PRIX : *Collection complète de Sports-Bibliothèque, reliée peau, valeur 250 francs.*
4e PRIX : *Collection complète de Sports-Bibliothèque, cartonnée, valeur : 170 francs.*
5e PRIX : *Collection complète de Sports-Bibliothèque, brochée, valeur : 140 francs.*
6e PRIX : *100 francs en volumes.*
et 500 francs d'autres prix en volumes.

Ces ouvrages seront choisis par nous, dans le catalogue de la Librairie Pierre Lafitte, et Cie et seront délivrés aux lauréats, dans nos bureaux, 90, avenue des Champs-Elysées, Paris

Voir page II des annonces le Bon qui devra être joint à la réponse collective aux différentes questions qui feront l'objet de ce concours.

CALCHAS.

(1) Voir les numéros depuis le 696.

TOUS LES LECTEURS
DES PUBLICATIONS
PIERRE LAFITTE & Cie
DOIVENT CONSIDÉRER
EXCELSIOR
COMME
LEUR JOURNAL QUOTIDIEN

Demander l'envoi franco de la liste détaillée des *Primes et Avantages* offerts aux abonnés d'un an.

EXCELSIOR, 88, Champs-Élysées, Paris

Imp. de la *Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. dir.

Le Gérant : CHARLES GUIOT.